

RÉCITS,  
ANALYSES  
& CRITIQUES

# TIMULT



**Berlin 1989-90 :**  
**construire sur les ruines du système**  
pages 16-20

**STRATÉGIES**

**Ultra-moderne solitude** page 10

**CONTROVERSE**

**Et après avoir tout brûlé ?** page 28

# SOMMAIRE

## INSTANTANÉ atelier d'écriture

Imaginaires d'insurrection — 4

## STRATÉGIES briques, mortier et courbatures

Ultramoderne Solitude — 10  
Entre colère et perplexité — 14

## FRAGMENTS ET RACONTARS exploration historique

Berlin, hiver 89/90  
construire sur les brèches du système  
Radio P — 18  
Dans des cuisines enfumées et ailleurs,  
expériences féministes dans un monde en suspension — 22

## CONTROVERSE

Et après avoir tout brûlé ? — 28

## ÉROTICO-POLITIQUE éléments de navigation dans un monde liquide

La sujette désirante — 34

## BRÈVES

38



« Les pensées théoriques, celles qui sont le plus communément fabriquées, en articles, en essais, en quatre volumes ou en brûlot, celles qui sont défendues à coup de références savantes et de belles tournures de phrase nous rendent souvent tristes. Elles nous agacent, nous impressionnent, nous portent sur le système. Parfois, elles nous inspirent ou nous crispent mais, plus fréquemment, elles nous indiffèrent, nous passent bien au-dessus de la tête. Nous avons pourtant des choses à partager. Des colères, des découvertes, des divergences, des horizons, des invitations. Et il nous semble que les écrire est une force. Dans TIMULT, nous voudrions recoller la théorie avec les pensées invisibles, avec les pratiques inspirantes. Nous voudrions apprendre à écrire et donner envie d'écrire d'une manière plus enthousiasmante, plus consolidante. »

Tel était notre élan, il y a six mois, lorsque nous avons photocopié une petite plaquette d'invitation pour contribuer à la constitution d'une revue.

Nous avons douté et hésité. Par exemple, en constatant que les journaux de critique sociale et d'informations subversives proliféraient ces derniers temps. Nous avons décidé de nous réjouir de ce retour à une culture de l'écrit et nous avons entrepris d'y contribuer, pourvu qu'elle reste tournée vers les dynamiques collectives et l'action.

Nous nous sommes accrochées à ce désir de créer un espace social pour penser et travailler des interrogations sur le changement social radical.

Que ces textes questionnent les évidences, les mots bateau, les contradictions stériles ou fructueuses, les puissances et les violences.

Dans TIMULT, comme dans la vie, nous cherchons à tisser des liens et des dialogues qui font avancer la cause d'une révolution où des personnes très différentes ont leur place.

La moisson de textes pour ce mois d'octobre, nous a confrontées, à maintes reprises à *l'Insurrection*, si souvent espérée ou annoncée ces derniers temps.

Ces enjeux nous traversent et nous travaillent au point d'en faire, sans l'avoir recherché, le thème presque transversal de ce premier numéro. Les parutions suivantes de TIMULT nous diront si cette exploration nous dégage de ces ruminations ou nous pousse à les approfondir.

En attendant, nous avons pris beaucoup de plaisir à fabriquer TIMULT numéro un. En aurez-vous autant à sa lecture ?

Lisez TIMULT sous la couette, entassé.es dans un wagon de la sncf ou n'importe où dehors, bien habillé.es pour résister aux vents d'automne.

# Imaginaires et

Les ateliers d'écriture  
– moments passés  
avec des personnes  
inconnues ou familières  
– donnent lieu à  
l'exploration des  
imaginaires et des  
émotions qui traversent  
nos convictions  
politiques. Pour livrer  
ou distordre des  
épisodes vécus.  
Rappeler le lien solide  
entre nos vies, nos  
luttres et nos idées.  
Explorer mille manières  
d'écrire et de politiser  
nos réalités.

*Pour en savoir plus sur les  
ateliers d'écriture, n'hésitez  
pas à nous écrire.*



# INSTANTANÉ

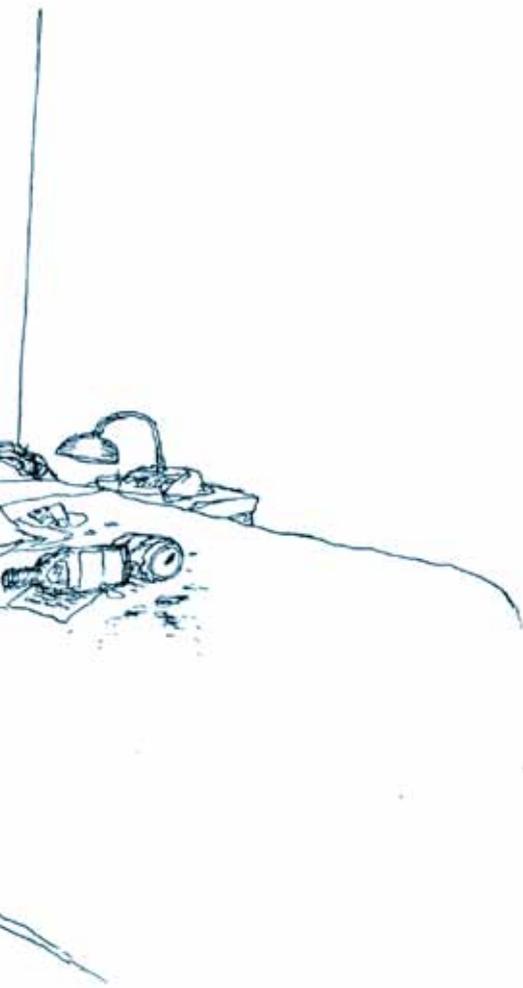
atelier d'écriture

# vécus d'insurrection

**L'émeute de la rue contre les balles et les gaz, le rejet des destins pré-tracés, la révolte contre les violences quotidiennes.**

**Quatre récits fabriqués en une heure, sans préparation ni grand re-travail, pour explorer des insurrections en faisant le détour par l'intime.**

## « une rage formidable m'envahit »



Nous sommes sur le toit depuis trois jours. Aucune issue. Après la bavure du premier jour qui avait failli tourner au drame lorsque Julienne, Ishem et Cloé avaient chuté d'une hauteur de quatre mètres. Ces crétins de flics avaient coupé la corde du hamac au-dessus de la ruelle sans se poser plus de questions que ça. Après la bavure du deuxième jour, quand le bulldozer qui faisait place nette autour de notre îlot, en croquant un coin de bâtiment de trop, avait ébranlé nos propres murs. Après la panique et les « Assassins ! » criés par les ami.es en bas et sur les toits des immeubles autour, les flics s'étaient calmés.

Les trois du hamac se sont relevé.es en nous faisant signe qu'illes n'étaient pas blessé.es et ont réussi à rejoindre la foule avant que les policiers ne les choppent. Je suis sur le toit depuis trois jours. Je suis tendue dans l'action, une concentration en continu de mes muscles et de mon esprit: ne pas tomber, économiser mes forces, être absolument méthodique. Les semaines précédentes, la peur m'envahissait par vagues régulières. Les promesses de violence policière, la hauteur vertigineuse alors que j'enfilais un baudrier pour la première fois. Il fait chaud, nous ne sommes pas sûr.es d'avoir assez de vivres. Le manque de tabac et de café ajoute à la fébrilité. Pourtant, mieux

vaut le passage à l'action que ces derniers temps passés à réprimer l'angoisse, à m'interdire de dormir une seule fois ailleurs, de peur de ne pas savoir revenir le lendemain. Une boule dure de vide et de stress juste au-dessus de l'estomac, les premiers manques de nourriture et la conscience que ça peut finir mal. Ma casquette ne protège pas assez du soleil. Je voudrais l'imbiber d'eau, mais je sais qu'il faut aussi nous rationner là-dessus. Je me lève et pivote vers le faîte du toit. Ma longe est accrochée aux cordages qui enserrrent la cheminée plus haut. Je porte mon corps en arrière, genoux fléchis, pieds calés sur les tuiles un peu au-dessus de la gouttière, cordes maintenant tendues et dos offert au vide des neuf étages. Et je parcours l'arc de cercle qui me conduit sur l'autre pan de la toiture et rejoins les autres à l'ombre, sous les toiles tendues. On dirait un bateau. Je nous sens attentionné.es et fort.es ensemble malgré l'attente et l'étroitesse de notre champ d'action: trois toitures, peut-être cinquante mètres carré en tout, entassé.es à trente-huit, à vingt-huit mètres du sol. Il est quinze heures et la lumière écrabouille tout. Elle voudrait m'écarquiller les yeux de force et les plisser en retour est une vraie lutte.

Les flics prennent donc maintenant leur temps. Ils ont dû recevoir des ordres après leurs exploits délirants



des premiers jours, ils sont méthodiques eux aussi. Hier, ils ont formé des cordons de sécurité, chargé, gazé, tabassé et finalement repoussé les gens venus se masser, peut-être trois cents à quatre cents personnes. Ils ont ensuite passé l'après-midi à défendre le périmètre où les ouvriers posaient la palissade. Un mur de tôle blanche tout autour de nous. Aujourd'hui, ils ont détruit au bulldozer et à la tronçonneuse tout ce qui pouvait faciliter l'accès aux toitures occupées: la petite maison, l'abri-bois, le merisier, la mezzanine de la rue, le laurier dans le jardin et même le four à pain, juste pour nous blesser. La foule reste là, on l'entend crier des messages de soutien, jouer de la musique. On l'aperçoit, entre deux immeubles, à un pâté de maisons, se masser dans le parc, autour des feux le soir. Et comme notre expulsion est plus compliquée que prévue, que les secouristes de haute montagne ont refusé d'intervenir, que la grande échelle des pompiers s'est avérée – après tentative hilarante – bien trop courte, ils tentent la négociation. Proposition de pourparlers au mégaphone, pendant qu'en bas, certains rivalisent d'ingéniosité pour passer la palissade, courir et suspendre à nos cordes des sacs de barres chocolatées et de batteries de téléphone rechargées.

Soudain, c'est la débandade. Quelque part en bas, ça crie, un groupe de gendarmes mobiles se détache des rangs, court en formation serrée, chacun tenant l'épaule de l'autre. Une vingtaine de personnes s'introduit sur le terrain accidenté par la brèche entre les deux panneaux de la palissade. Elles encerclent les uniformes, les pressent en hurlant et leur arrachent une des nôtres, sous les jets de lacrymo. Tout le monde se replie, enjambe les tôles pour rejoindre la foule, alors que nos cris rejoignent ceux qui montent. Et tout d'un coup, je crie aussi. Une rage formidable m'envahit. Du haut de ma tour, je leur hurle tous les outrages possibles. Je n'ai jamais crié comme ça avant. Je sens une puissance, je m'accroche des deux mains à la corde et me penche. J'ai envie qu'ils m'entendent bien, qu'ils me voient les insulter. Nous sommes plusieurs à hurler comme ça. Quand Julian arrive au bout de sa tirade, je me lance avec exaltation et c'est un déchainement continu qui prend nos gorges et nos oreilles. Je n'avais jamais senti un truc pareil. J'ai le sentiment que si j'étais en bas, je serais au cœur de l'émeute, mais je soupçonne déjà tout au fond de moi le courage de l'arrière, l'assurance facile de celle qui est loin du front, en haut, hors de portée des matraques,

qui peut laisser libre court à sa colère perchée sur sa balançoire. Je sens aussi que ce n'est pas tout à fait le moment pour une introspection mais la soudaineté de mes propres cris me laisse étourdie. En remontant lentement les deux mètres de corde vers la crête du toit, j'accroche le regard indistinct d'Alex. Elle est restée silencieuse pendant ces dix minutes de cris intenses. Elle a l'air mal à l'aise, elle n'a pas aimé notre emballement.

Dans ma tête, des souvenirs de manifs sauvages, d'actions coup de poings réprimées brutalement, d'expulsions, d'arrestations sommaires, d'humiliations et de violences que nous ont fait subir ces connards. Et je me demande pourquoi je n'ai jamais, toutes ces autres fois, ressenti cet élan, ce sentiment de puissance qui est prêt à tous les risques. Peut-être que je suis dans la *gestion*. Que la prise en compte de tous les paramètres, ce refus de les laisser me faire mal, m'empêche d'exalter mon sentiment de révolte. Un seul autre épisode me ramène à cet état de lâcher-prise, à ce sentiment de rage formidable qui fait sauter les barrières de la peur, de l'attention aux autres et des précautions pour soi. Soudainement insurgée au point de ne plus me saisir moi-même et de me croire capable de tout. Cette fois-là, en garde-à-vue, où nous étions tellement nombreuses et où tout le monde s'était mis à hurler, à pousser des cris d'animaux, nous étions peut-être quatre-vingt, et ce sentiment de ne faire qu'une dans les cris. Cette conviction que s'ils avaient ouvert une de nos cellules à ce moment-là, la mutinerie aurait pris la forme d'une tornade dont j'aurais été un des quatre-vingt bras attachés au même corps en furie. Ils n'ont pas ouvert les portes; nous avons hurlé pendant trente-cinq minutes, puis tout est retombé. Ils doivent avoir l'habitude.

Une fois de plus, la rage sans retenue s'exprime au bout de dizaines d'heures de pression, d'attente, d'enfermement et dans un cadre où tout est presque verrouillé. Mais que ce serait-il passé s'ils avaient ouvert une cellule à ce moment précis ?

Et où passe ma rage le reste du temps ?

## « j'aime la provoquer »

Je suis à table, c'est le soir. Je suis dans le salon où tous les soirs je fais front pour pouvoir être ce que je veux.

L'ambiance matérielle est chaleureuse. Les murs jaunes et la lumière tamisée contrastent avec la scène qui se joue devant moi.

Il y a un repas cuisiné avec soin et attention sur une table ronde. Et une femme qui se transforme en dragon.

Ses yeux deviennent rouges et sortent de leurs orbites à mesure que sa colère monte.

Elle me fait penser à un personnage de Merlin l'enchanteur: Madame Mime. Elle est affreuse. Ses cheveux courts se redressent comme si elle s'était électrocutée.

Si seulement...

Ce n'est pas l'électricité qui hérisse ses cheveux, c'est sa folie. Elle ne contrôle pas la situation, alors elle s'arrache les cheveux. Moi, je suis comme impassible, j'attends que la scène se déroule. Mon petit sourire narquois l'énerve encore plus.

J'aime la provoquer, lui montrer qu'elle ne peut me dominer, et se dominer.

Il y a une étrange chose qui flotte dans l'air, une chose qui s'alourdit, un peu comme un orage d'été qui ne parvient pas à éclater pendant plusieurs jours.

Elle me hurle dessus, je suis mauvaise, je ne fais rien comme je devrais le faire.

Tiens c'est drôle, comment et pourquoi a commencé cette scène? Je ne m'en

souviens plus trop. J'oublie chaque mot que j'entends, l'un après l'autre. Je suis comme déconnectée, je suis bien loin de la réalité où je peux penser par moi-même, ou plutôt pour moi-même.

BING! D'un coup, je me réveille, ou plutôt le saladier que je viens de recevoir en pleine tronche me réveille. «*Enlève ce sale petit sourire de merde, petite conne!* ». Et là je comprends ce qui flotte dans l'air depuis plusieurs jours. C'est ma colère et ma haine oubliées et contenues.

PRRR! Tout éclate! Des éclairs sortent de ma bouche. Tempête contre dragon, le combat commence à cet instant. Je crache au dragon que je ne suis pas sa propriété, je ne le serai jamais. Et je hurle, je crie et je rigole.

Nous tournons autour de la table, elle pour m'attraper, moi pour la fuir. Sa colère l'aveugle. Je suis plus maligne et l'évite à chaque fois, enfin presque, je ne peux tout esquiver. Je me prends une chaussure et décide de m'asseoir.

J'ai peur. Peur car il me reste quelques années avant de pouvoir fuir en toute légalité.

Je n'ai que quelques secondes pour trouver un semblant de solution à cette soirée cauchemardesque.

Tout est mélangé dans ma tête, j'ai l'impression d'être dans un hall de métro aux heures de pointe. Des centaines de bruits différents distinguables les uns des autres, mais qui, ensemble, forment une cacophonie insupportable.

Que faire? Que faire? Que faire?

STOP! A partir de ce soir je ne me considère plus comme ta fille, je n'ai plus de compte à te rendre. Tu n'as rien à attendre de moi, puisque tu n'es rien pour moi. Je ne serai jamais ce que tu veux, je ne te suis redevable de rien.

Je pense maintenant que tout va se résoudre. Il n'y a plus de métro dans ma tête et mes mots sont sensés. Je vais arrêter de subir sa violence: je ne lui accorde plus le droit parce que je ne la reconnais pas légitime de la vomir sur moi.

Je lui dis, lui démontre, argumente... mais ma naïveté me fait la cible d'autant plus de violence.

L'orage c'est elle maintenant. Une pluie de coups et d'insultes se déverse sur moi.

Pour le moment, je ne suis plus rien, ou presque, juste un ciel bleuté sans même un rayon de soleil pour se réchauffer.

Demain, je réessayerai d'être moi, et j'aurai encore le sentiment d'avoir perdu.



## « Je nous trouvais belles, historiques »

La nouvelle est tombée. Ça y est. C'est fait. La nuit est déjà là; nous sommes en train de manger tous.tes ensemble autour de cette grande table du salon. Sarkozy est passé.

Sur les six, nous sommes quatre à partir en bombes de colère. Mon visage se ferme subitement, je ressens comme une première fois cette colère des colères qui serait historique un peu, comme celle des gens qui partaient de rage dans la rue, cette colère que je me plais à imaginer. Imaginer quelles étaient leurs émotions quand illes y allaient, si celle que je ressens aujourd'hui est de celles-là.

Et pourtant, c'est bizarre mais je me sens sur-jouer un peu au fond de moi, comme si on montait en scène avec les copines. La tête de mon coloc' me fait réaliser cela : comme gêné par notre exagération émotionnelle. Et cette gêne, je la ressens aussi en moi-même.

On a entendu que les gens sortaient de partout pour éclater leur colère. On s'est dit qu'on devait y aller; c'était le moment; qu'on pouvait pas rester là alors que ça partait en émeute, c'était clair.

Je suis allée dans ma chambre, j'ai vidé mon sac à dos des trucs qu'il ne vaut mieux pas avoir, au cas où. Je n'y ai laissé que ma carte d'identité, un billet de dix euros pour la gardav, un pull, un foulard et mon petit portemonnaie de gri-gri que je prends toujours sur moi depuis des années maintenant. Mon ventre a commencé à se contracter. Je me suis regardée dans le reflet de la vitre. Je voulais me sentir forte et fière.

Comme pour m'entraîner, j'ai vérifié encore que j'avais tout pris et tout trié. Je suis repartie dans la cuisine pour préparer une bouteille d'eau avec du citron. Mes pas étaient déterminés. Je me la pétais un peu. Une gravité que je me sentais construire comme mon armure. Dans l'appart on se croisait, avec un regard grave; on ne parlait pas.

Je suis allée voir ma pote, «mon binôme» comme on s'appelait, pour nous mettre OK sur des trucs avant, pour se dire comment on se sentait, se rappeler nos limites, pour prendre soin l'une de l'autre. Je la trouvais belle à se préparer ainsi. Je nous trouvais très belles. *«Tu sais, en fait j'ai hyper le trac là; on ne se lâche pas hein, on s'dit régulièrement jusqu'ou on se sent d'aller. Parce que avec les deux autres, je ne me sens pas trop en confiance pour l'exprimer et je n'ai pas envie d'y aller comme ça, genre «on verra, on fonce»»*. Elle m'a pris dans ses bras, nous nous sommes enlacées très fort. C'était parti.

Nous avons refermé la porte. Nous étions quatre, quatre filles toutes en noir avec nos chaussures bien serrées, nos pulls à capuche, qui faisaient comme des sweats; nos bananes et nos sacs à dos; nos regards resserrés, nos démarches assurées. J'avais toujours le ventre en feu. Je nous trouvais belles, historiques, mais au fond, j'avais peur; et je me suis encore dit que, peut-être, nous sur-jouions.

On a passé la passerelle tobleron, comme on l'appelait, et on s'est arrêté.es dans le petit parc juste après pour parler; avant de rejoindre le centre-ville et d'être sur place.

Nous étions seules dans ce parc, au pied du lampadaire de lumière blanche. On a parlé, mais vite, certaines impatientes d'y aller. On a accéléré. Il fallait y aller maintenant, pour de vrai. On verrait bien sur place. Ça ne servait à rien de prévoir ce qu'on ne pouvait pas prévoir. On s'est mise par deux. On a pris nos vélos; vers la manif dont le bruit se rapprochait.

C'était impressionnant de monde et de rage ambiante – mon ventre avait bien décidé de ne jamais me lâcher. Faire abstraction. Y aller quand même. Pas le choix.

Je nous sentais comme propulsées par la tension. C'était surtout rouge, des lumières rouges et jaunes, comme des flashes qui jaillissaient de partout. Comme de façon impulsive, j'ai mis mon foulard sur le bas de mon visage et déplié ma capuche sur ma tête. Mais pas mes copines. Je me sentais à la fois fière et ridicule. Je l'ai enlevée, remise, enlevée à nouveau. C'était devenu comme un complexe, comme ce chapeau qu'on a mis un matin pour aller au collège, un peu par provoc contre la norme et que, une fois sur place, on n'ose plus trop assumer, qui devient la fixation du jour.

On s'est tou.tes retrouvé.es sur la grande place, très vite encerclé.es par des barrières de robocops. Les lacrymo ont fusé. Avec mon binôme, on s'est prise la main, et on a couru, vite, très vite; la peur au bide mais avec ce sourire qui monte en même temps que cette sensation de force et de puissance.



## « des éclats de normalité qui explose »

je suis heureuse d'avoir retrouvé l'ami, dans un rassemblement où quelques personnes se tiennent au chaud autour d'une banderole. j'ai l'impression d'être passée par hasard mais je ne suis pas sûre, peut-être que ça fait des mois que j'arpente cette ville pour le retrouver, cet ami avec des étincelles dans les yeux – et qui transpire la colère. venir glisser ma colère à côté de la sienne. d'abord nous marchons avec les autres derrière la banderole, les rues sont larges, les trottoirs bordés de magasins. des gens nous regardent passer. des slogans surgissent de la manifestation : contre le gouvernement, contre l'injustice sociale, contre les réformes.

l'ami et moi marchons l'une à côté de l'autre, silencieux, des fois nos bras se touchent, des fois nous échangeons des regards. mes pensées sont vagues, je sens que je serais plus à l'aise sans mon sac à dos trop lourd sur les épaules. qui me tire vers le sol, qui encombre mes mouvements et ma respiration. je me sens raide.

nous croisons quelques amis, échangeons quelques phrases, quelques regards furtifs. « *ça va partir, tout à l'heure* », me dit quelqu'un à demi-mot.

oui, que ça parte. qu'enfin je me sente moins encombrée par le regard des personnes sur le trottoir, par les conversations coincées avec les camarades, par mes idées vagues et le brouillard dans ma tête. par le sac à dos trop lourd et ma propre semi-présence.

la manifestation s'engage dans une plus petite rue, une montée raide. en haut de la colline, un cordon de flics, des grilles de plusieurs mètres de haut. nous nous arrêtons, une masse de corps bizarrement serrés et imbriqués les uns avec les autres, une marée hésitante.

l'ami me regarde et dit : « *on va faire demi-tour.* » il plonge dans la foule, la traverse.

« *tournez, tournez !* » le mouvement se généralise. l'ami se met un vieux t-shirt devant le visage.

la descente nous donne un élan, les jambes se mettent en route, entraînant les bustes, les épaules, les bras et les souffles. une musique vole au-dessus de nos têtes.

en bas de la colline, plus personne ne marche, nous formons une foule qui court, une marée qui monte. nous prenons les rues, courons dans une ruelle étroite, bordée de cafés et de boutiques. des poubelles sont renversées, le bruit du verre qui casse résonne entre les immeubles. puis c'est des vitrines. je cours, mon sac à dos bat contre mes reins au rythme de mes foulées.

oui, courir, courir, enfin courir. j'enlève ma veste, la mets dans le sac, devenir invisible, me fondre dans la foule. courir, courir. ma respiration devient calme et profonde, ma vision des choses sélective et claire. je me réveille. l'ami me touche le bras, je vois ses yeux sourire. nous suivons des gens qui courent dans une rue à sens unique, une file de voitures coincées entre celles garées sur les bords et nous devant.

escalader des voitures, courir sur des voitures.

des éclats de lumière, de la fumée. la ville devient décor, le temps s'étire, se suspend, avec toute sa normalité bourgeoise. la nuit devient jaune, puis rouge.

le mouvement se ralentit. nous hésitons. je vois courir des gardes mobiles. je touche la main de l'ami et me sens électrique. je veux continuer de courir, dans des éclats de lumière, sous le bruit. quelqu'un crie quelque chose, je me remets en mouvement, sans savoir où je vais. abruptement, nous nous arrêtons sur un grand carrefour, au milieu de voitures. je garde à l'œil l'ami, il accélère, contournant un barrage de police, file dans une rue parallèle. je le suis, à bout de souffle maintenant. nous rejoignons un autre groupe qui court.

des types surgissent devant moi, je suis plaquée contre un mur, je vois filer l'ami. le mouvement s'arrête, la police m'embarque.

des heures plus tard, j'attends l'ami sur une place. je mange des bonbons pour passer le temps. il n'arrive pas, je rentre seule. dans mon lit je suis trop reveillée, je ne veux plus être que mouvement, souffle et courir dans des éclats de normalité qui explose.



Il s'agit toujours de fabriquer un monde qui nous convienne mieux, il s'agit toujours de lutter ensemble. Lutter pour survivre au moins, lutter pour gagner en puissance sûrement. Par la diffusion des pensées et des actes, par l'accroissement des rapports de forces, par la libération de chacun.e des oppressions qu'il.le subit.

Mais qu'est-ce que ça veut dire? Comment gagner en autonomie, en autodétermination et influencer sur le cours des événements?



Dans STRATÉGIES – Briques, mortier et courbatures, TIMULT propose un espace pour explorer nos cultures politiques, examiner ce qui nous plaît et ce qui fait obstacle, consolider les dynamiques collectives.

En décryptant les contextes et les catégories d'analyse. En parlant des Monty Python, de néons, de béton et d'offensive. En espérant que ces écrits ne soient pas trop écrasants mais qu'ils donnent envie d'être lus, questionnés et discutés.

# STRATÉGIES

## briques, mortier et courbatures

# ultra-moderne solitude

## Énergie de vie indomptée

Je roule, je roule sur cette voie de bitume qui se déroule. Une bande blanche discontinue au milieu de la route, et puis ça s'élargit à trois et même quatre voies. Des voitures devant moi, un peu plus loin, d'autres derrière. Les phares sont allumés en raison du temps gris et vaguement brouillardoux. L'aiguille du compteur reste bloquée sur 90 tant que la route est droite. Voilà que les panneaux publicitaires se multiplient, je sens l'annonce d'une ville. Errant dans mes pensées, je suis saisie d'un coup par le premier feu rouge. Ça y est, je suis prise et cernée au milieu d'une foule de voitures, de parkings, d'enseignes géantes, de couleurs criardes, de bâtiments en formes de cubes aplatis et faits de matériaux gris ou blanchâtres. Quintessence de la laideur urbanistique de notre temps, concentré de désarroi existentiel et hypnotique, une zone d'activités commerciales me saute à la figure. Et je suis gagnée par ce sentiment d'impuissance visqueuse et sourde. Je songe à faire le plein de la voiture parce qu'une pancarte m'annonce un «prix plancher». Le dégoût est là de participer à cette cochonnerie tout en sentant la nécessité de m'en extraire véritablement, pour arrêter son extension et la détruire. Mais où et comment débusquer la force qui sera capable d'arrêter cela? Comment déclencher un idéal partagé qui donnerait la force de croire et de réaliser, dans le même mouvement, une destruction de la machine-travail-planétaire ainsi qu'une nouvelle façon de vivre et de s'organiser? Les hauts parleurs de la voiture crachotent la musique de MP3, des mesures de trompettes et de violons tziganes endiablés qui me parlent d'une énergie de vie indomptée.

Heureusement, je ne fréquente pas ces lieux maléfiques quotidiennement. Je préfère cultiver une part de sauvagerie et de silence sur un bloc de calcaire planté de chênes frêles et couverts de touffes de lichens.

Dans une maison un peu isolée et abritée par la forêt chétive, je passe un hiver

méditatif, souvent lovée dans un canapé au coin du feu qui brûle et chauffe.

Je rêve et je songe... aux grandeurs de la foi des révolutions passées. Au prix de sang et de larmes qu'elles se sont payées. Je lis les histoires d'hommes et de femmes intrépides qui ont défié les lois et les obligations de leur temps pour faire advenir un monde plus juste. Je tremble et mon ventre se noue lorsque je plonge le récit de cent jours d'interrogatoire et de torture par la Gestapo. Je frémis en suivant ces nuits passées dans les geôles de Franco à attendre une exécution qui n'arrive pas, ces journées tournées en rond et peuplées de rites obsessionnels pour ne pas devenir fou. Je lis Jean-Marc Rouillon ou Indymedia, et je sais que les tourments de la prison et de la torture d'État sont toujours d'une brûlante actualité.

Alors je me distrais. Je plonge dans des bandes dessinées autobiographiques qui explorent le désarroi et la cruelle solitude postmoderne.

Trop de choses sont dites dans le brouhaha du monde. Cette rumeur se mêle en moi telle un chant ou une mélodie. Des voix, des explications, des théories, des indignations me bercent, m'énervent, m'émeuvent parfois.

Je guette une voix qui saura me parler et remplir un peu la poche d'espoir dont mon cœur est vide. Mais cette voix n'arrive pas. Je reçois des miettes qui m'inspirent mais ce sont des élans brefs et je reviens ensuite à ma condition de solitaire et sans pouvoir. Je me résigne à continuer à faire des choses sans cette voix ni cette foi. La vie malgré tout.

Je sens mon corps bouillonner d'énergie et de désirs. Il n'y a pas quelque chose ou rien. Il y a de petites choses qui tissent et tiennent ma vie, en font le matériau particulier inséré dans la toile de ce temps. Mais je sens que c'est trop peu. Que je suis capable de plus et mieux.

Qu'est-ce donc que ce besoin de me sentir appartenir à une force organisée et consciente d'elle-même ?

## fourmis égarées

Il est un mal étrange qui frappe les gens dans les pays riches. Une mélancolie habite les êtres, jeunes ou vieux, de diverses conditions, une mélancolie faite de défaitisme et de solitude infinie. Les gens des grandes villes sont touchés, ceux des campagnes aussi. Ce sentiment est gluant et pénétrant, il tient à la fois du chewing-gum qui colle au talon, et du brouillard qui s'insinue dans la peau et les poumons. C'est quelque chose qui a à voir avec l'absence de sens et de stabilité. Cela tient tant du néant que de la saturation de choses inutiles. C'est la séparation brutale d'avec le monde vivant et les autres humains. C'est le sentiment que tout nous échappe, comme la poignée de sable qu'on essaierait de retenir dans sa main. L'impression douloureuse de ne pas vraiment habiter notre propre vie ni le monde.

Nous avons tué dieu, la toute-puissance de l'État, de la famille, de l'autorité transcendante en général. Et nous nous retrouvons à errer comme des fourmis égarées.

Nous errons dans la multiplicité de nos attachements, dans nos infidélités géographiques, nous pataugeons dans l'impossibilité que rien ne soit tenu pour acquis.

Il n'y a aucune vérité universelle à laquelle prêter allégeance. Chaque lien, chaque engagement est temporaire. Il durera le temps que ça nous sera confortable, le temps que ça nous fera plaisir. Mais nous pouvons à tout moment tout quitter, l'amie ou l'amour qui devient irritant.e, la ville où nous nous ennuyons, le boulot pour lequel

le contrat se termine. Et oui, c'est aussi l'ère des CDD pour nos amours et nos collectifs d'action directe !

Que nous acceptions ou non de le voir, nous sommes trempé.es jusqu'au cou dans les valeurs du monde capitaliste d'aujourd'hui: vitesse, efficacité, flexibilité, fugacité. Ces préceptes et schémas d'organisation traversent la société, depuis les entreprises internationales et les États jusqu'à nos doutes et déchirements intimes.

Ce qu'on croit être notre liberté, la chose la plus précieuse, est en réalité aussi ce qui fait que nous sommes si désespérément seul.es. Incapables de partager durablement ou de nous organiser de façon consistante.

Détruire les cadres oppressifs de notre organisation sociale est un chemin âpre et long.

Ainsi, ce postmodernisme qui nous noie a des aspects libérateurs que nous ne pouvons renier. En tant que féministe, je ne cultive aucune nostalgie du « *temps merveilleux d'avant les villes et les usines, de la vraie vie dans les vrais villages de la France rurale* ». Ce temps où chacun et chacune occupait la place qui lui était dévolue par la religion et la tradition.

Mais comment être à la fois émancipé.es et à la fois relié.es ?

## Guignols inoffensifs

Le *Judean's People Front* et le *Popular Front of Judea*, ça vous dit quelque chose ?

C'est une petite histoire, une scène marquante du film *La vie de Brian* par les Monthly Pythons.

Nous sommes au temps de Jésus, en Galilée. Le JPF lutte contre l'occupation romaine du territoire et décide d'une action d'ampleur : aller enlever la femme de Ponce Pilate dans sa résidence de Jérusalem. Ils s'introduisent par le chauffage sous-terrain et là, surprise !, tombent nez-à-nez avec ces crapules du PFJ qui sont en route pour la même action. Au lieu d'unir leurs forces pour mener à bien cette mission délicate, ils se mettent sur la gueule et s'entretuent (littéralement). Les Romains sont très étonnés au petit matin de découvrir ce tas de cadavres dans leurs sous-sols.

Cette caricature qui a pu faire rire aux larmes dans les années soixante-dix est tout aussi drôle et marquante aujourd'hui dans nos péripéties pour enrayer le désastre.

La première lutte à laquelle je me souviens avoir participé fut le mouvement anti-nucléaire. J'étais pas plus haute qu'un schtroumpf et

je tenais la main de mon père qui m'avait emmenée voir le passage des marches européennes pour la paix dans le village juste à côté.

J'ai été impressionnée par ce groupe de marcheuses et marcheurs en sandales, avec des cheveux longs et des vêtements amples. Je crois me souvenir que leurs yeux brillaient de conviction et de joie d'être ensemble.

Ensuite quand j'étais plus grande, je me suis essayée à l'action directe contre les OGM, la biométrie, les frontières ou d'autres grands enjeux de lutte.

Ce sont des histoires vastes, avec de nombreux épisodes épiques ou insolites, des moments d'héroïsme, de luttes intestines ou de rage partagée. Mais ce n'est pas ce que je souhaite narrer ici.

Que ce soit pour le nucléaire ou le reste, il subsiste un sentiment général amer: ces luttes ont perdu la bataille. Elles n'ont rien enrayé, elles n'ont pas empêché d'advenir ou de perpétuer les saloperies qu'elles visaient. Tout cela me donne certains jours le sentiment de bâtir des châteaux de sable, de déployer vainement des énergies enthousiastes.

C'est humiliant cette sensation d'être des



guignols inoffensifs. De ne pas s'y prendre correctement pour avoir prise sur le monde. D'assister avec impuissance à la construction de nouvelles autoroutes, de nouveaux centres commerciaux, de nouvelles centrales nucléaires. De parler des abeilles qui disparaissent en ne disposant que de la parade du cynisme pour évoquer ces réalités inquiétantes.

Il y eut autrefois des révolutionnaires sérieuses, organisés, intelligentes, déterminés. C'est peut-être le contraste entre un sentiment d'impuissance dans le présent et la conscience qu'une puissance est possible, qui a amené certains camarades à déclarer et se comporter selon ce précepte spinoziste: « *N'est mauvais que ce qui nuit à l'accroissement de notre puissance* ». Et pourtant, on aurait pu souhaiter que certains partisans des révolutions se soient abstenus d'être efficaces. Si Staline, Pol Pot et leurs cliques respectives – pour citer des cas extrêmes – avaient été des guignols, beaucoup de gens s'en seraient mieux portés.

Cela pour constater que la puissance collective effective est une affaire délicate. Ce monde meurt aussi de trop de puissance et trop d'efficacité.

## Briser la chape du romantisme

Je vous parle de l'amertume qui suit les batailles perdues, et puis j'évoque une méfiance envers le volontarisme dans l'efficacité, alors vous vous demandez peut-être : «*Mais où nous entraîne-t-elle, avec quoi essaye-t-elle de nous embrouiller ?*».

Dans ce présent liquide, incarnation de la postmodernité, il s'agit de naviguer à vue. Sans explications globalisantes ni grand leader pour nous guider, nous bricolons le présent avec nos désirs d'entraide, de partage ou de création.

Nous luttons pour nous désenvoûter du consumérisme qui a envahi nos âmes, contaminé nos affections à autrui.

Certain.es ont appliqué un volontarisme enthousiaste dans le maraboutage contre le libéralisme existentiel, créant une potion magique à l'attrait mystérieux et un peu trouble. Illes ont mélangé le besoin d'intensité qui accompagne le sentiment de puissance collective avec un messianisme certes romantique et joli à entendre, mais qui laisse méfiante envers l'adhésion fascinée au nouveau langage qu'il implique. Il est des évidences sensibles qu'il vaut mieux

discuter. Briser la chape du romantisme peut des fois augmenter la maîtrise commune de construction des imaginaires.

Illes nous ont parlé de la nécessité de nous constituer en force matérielle, et de la volonté de développer une pratique de l'attention entre camarades. Et là encore, illes se sont quelque peu emmêlés les pinces en restaurant la notion de groupe hermétique entre le dedans et le dehors, les bons révolutionnaires et les méchants traîtres, les amitiés politiques qui permettraient à coup sûr de distinguer la vraie compagne de lutte de la faible ou fourbe individualiste qui nuira à la radicalité collective.

Ces opinions divergentes ne nous obligent pourtant pas à nous traiter mutuellement de crapules ni à nous entredéchirer comme les libérateurs de la Judée dans *la vie de Brian*.

Il y a bien un désir commun qui traverse et relie les personnes et groupes en lutte aujourd'hui. Cela pourrait être cette quête, cette volonté : comment construire

un monde commun, c'est-à-dire des territoires, une intelligence en mouvement, une transversalité des approches et une durée dans l'engagement ?

Il y a des formes à trouver pour nous dépêtrer de ce libéralisme existentiel sournois. Des manières de tisser des liens et d'augmenter notre force matérielle commune pour nous sentir engagé.es et confiant.es. Nous passons par des détours, des routes imprévues et nous devons parfois rebrousser chemin pour progresser dans cette quête.

Tandis que certain.es galopent avec les cheveux fous en quête des vents chauds de l'insurrection, d'autres se targuent d'ignorer les ravages causés en leur sein par la modernité et ses compétitions perpétuelles.

Cultiver des ambiances catastrophistes ou défaitistes peut constituer une manière commode d'évacuer la question de l'impuissance collective.

## Bâtir des mondes et des intelligences partagées

Et il semble en effet que dans de nombreux repaires de la contestation, prononcer le mot «révolution» sonne aujourd'hui comme une inconvenance. Entamer une discussion sur les modalités et possibilités de renversement radical du système m'a donné plusieurs fois la sensation de toucher à un sujet embarrassant ou inutile. Vous voyez, un peu comme si j'évoquais avec passion et emphase la beauté des paysages de Sardaigne en présence – sans le savoir – de plusieurs personnes malvoyantes et qu'on tenterait discrètement mais fermement de changer le cours de la conversation.

Sans doute que pour pas mal de gens, «révolution» évoque la crainte de l'embrigadement, le remplacement d'un totalitarisme par un autre. Illes préfèrent escamoter la question, ne pas se la poser puisque le sujet semble trop marécageux.

Je me refuse à choisir un camp entre la recherche de force collective d'une part et le souci éthique de penser les choses dans leurs différentes dimensions et leur complexité d'autre part.

Bâtir des mondes et des intelligences partagées ne se produit pas tout seul. Ni par l'action du saint esprit, ni celle du marché ni celle de la chance.

Je ne vois aucun remède magique à ce libéralisme existentiel qui nous est distillé telle une fumerolle toxique, dans lequel nous baignons autant que nous l'entretenons.

Le «désarroi de la station service» peut me saisir régulièrement, quand je contemple avec tristesse les avancées inexorables de la modernité technologique et rentabiliste. Si je monte au-dessus de la ville et que je vois les lumières du soleil couchant se confondre dans le brun orangé du nuage de pollution qui nappe les immeubles, je

ressens pleinement cette impuissance qui contient aussi une colère.

Exerçons-nous à devenir alchimistes pour transformer ces passions négatives en force d'action pénétrée de conviction et d'espoir. Sans nous doper à la rage guerrière et messianique qui crispe dans une posture écrasante de certitude, la conviction ne nous empêche pas d'écouter nos doutes, notre sensibilité et ce postulat que les différences nous renforcent aussi.

Et sans renier nos enthousiasmes passés, nous pouvons nous détourner sans regret de l'engouement passager pour ces théories un peu flasques de la multitude, de nos élans d'hier dans des réseaux distendus dominés par le zapping activiste à l'adrénaline et autres formes de toxicomanie à une intensité sans enracinement.

Saboter l'ultra-moderne solitude : ceci est un point important de notre programme.

# Entre colère et perplexité



## Que faire des amalgames colériques ?

À chaque fois que cette tension revient, je m'emballe. Je fais de longues tirades où je mélange tout ou à peu près. Je mélange les gens, les villes, les bandes, les époques, les expériences vécues, les ragots et autres légendes souterraines, mes vagues souvenirs d'école et d'université, mes rares lectures militantes...

Difficile de cerner le sujet de tant d'irritation. Milieux autonomes. Critiques anti-industrielles, anti-carcérales ou plus généralement anti-capitalistes « radicales ». Stratégies insurrectionnalistes et luttes prioritaires. Usage de la théorie et intellectualisme. Romantisme révolutionnaire, purisme, virilisme, esthétique du conflit, de la rupture et du mépris, loi du plus fort. Double jeu et manipulation, radicalisation par la répression, politique du pire...

Quand je me calme un peu, enfin, et que je tente de m'expliquer, mes arguments paraissent injustes : ils ne sauraient être agglomérés pour décrire quiconque, mais seulement pour traduire la somme de mes énervements. Mis bout à bout, ils constituent ce que je rejette, même si la

Un jour, c'est la colère. Une fois de plus, je me refuse à lire ce torchon plus loin, à entendre ces arguments fumeux et je me promets de leur écrire et de nous écrire ce qui pose vraiment problème. Une certaine culture politique, le projet de construire un nouveau souffle sur l'exaltation du héros et des martyrs. Cette manière d'encourager le plaisir de l'émeute chez des inconnu.es, sans cultiver avec assez de précision et de consistance ce qui rassure, écoute, déculpabilise. Comme si cette partie-là du monde et de la vie était condamnée à rester un mystère merveilleux et impalpable, une combinaison magique, précieuse, mais qu'on ne peut nommer sans la briser.

Un jour, c'est la perplexité. Je me lève le matin. Je mets France Info pour entendre le décompte officiel des arrestations et des dégâts. Des ami.es sont parti.es là-bas où les lacrymo pleuvent, où les manifs sauvages succèdent aux réunions excédées, les replis haletants à travers les bois aux conciliabules à l'aube. Je suis contente qu'illes y soient. Plutôt attaquer la zone rouge que rien. Les ministres trembleront quelques heures, peut-être. L'arbitraire s'installe avec les condamnations au hasard, les manœuvres militaires, la liesse médiatique. La moindre des choses est sans doute de les déborder. D'être plein. Cet élan que je détestais hier me titille aujourd'hui.

Il me fait l'impression d'un grand vent qui fait onduler toute la prairie. J'y aperçois les traces d'une proximité, d'une familiarité, d'une intelligence stratégique et collective... avec ce sentiment d'être moi aussi débordée.

plupart de mes complices et moi-même pouvons nous reconnaître et revendiquer l'un ou l'autre de ces traits et convictions. Alors je les associe dans ce texte parce qu'ils alimentent nos réflexions et nos identités collectives et parce qu'ils participent *a priori* des mêmes luttes.

## Comme deux cœurs qui battent dans la poitrine

J'ai rarement le temps de réfléchir longtemps sans interruption ; ma vie est loin d'être un long fleuve tranquille et ainsi en est-il de ma réflexion, de mon écriture. Je mets donc du temps pour mettre des idées à plat, sur du papier. Une idée prend cependant forme dans mon esprit, une piste pour cerner nos tensions, nos points de désaccord, la friction de deux cultures politiques : une critique de ce monde en terme **d'aliénation** face à une conception des rapports sociaux en terme de **domination**.

Je constate que cette subtile distinction théorique a des effets sur nos réalités politiques, nos manières de nous organiser. Ces deux conceptions s'entrechoquent, ne fonctionnent pas si bien ensemble. Souvent, je ne sais pas

moi-même sur quel pied danser, comme si j'avais deux cœurs dans la poitrine. Alors je tente de les articuler dans ce texte en espérant que leur explicitation nous rendra plus fort.es.

Pour remplir ces grands-mots-grands-concepts de vie, pour mieux comprendre comment cela s'inscrit dans des cheminements politiques, je les retrace ici dans mon vécu. Une aventure en sept épisodes.

## I. partir

Je suis assise dans un énorme amphithéâtre, dans une de ces universités qui ressemblent à une usine. La lumière des néons au-dessus de nos têtes, je n'ai eu le temps de connaître aucune des personnes autour de moi. L'homme sur l'estrade parle de Spinoza. Je note : triple aliénation, quant à soi, quant aux autres, quant aux richesses, plaisirs et honneurs.

Quelques jours plus tard, je suis assise dans la bibliothèque, encore plus seule. J'ai l'impression de n'avoir parlé à personne depuis des semaines mais probablement que ce ne sont que quelques jours. J'entame la lecture du *Cauchemar de*

*Don Quichotte.*

Amiech et Mattern y expliquent l'écrasement de l'individu.e par l'appareil de production moderne et de contrôle social: la dépossession et la perte d'autonomie, le travail abstrait, le travail pénible, l'intégration de la pression.

Des conditions matérielles de plus en plus confortables engendrent, selon eux, toujours plus d'oppression et de souffrance.

Toute volonté de sortir de cette logique se confronte à un problème culturel: il existe une véritable dépendance matérielle et mentale aux appareils de production et d'administration.

Le sentiment que la rationalisation extrême du monde constitue une catastrophe.

Quelques jours après, je quitte l'université. Et note: Il faut désertier les rangs, partir, créer des bases arrières pour refuser que cet appareil de production et de consommation nous contienne avec toutes nos activités, fausse nos rapports. Devenir plus fort.es.

## II. attaquer

Une, deux, trois années plus tard, je suis malade, allongée dans un lit, plongée dans une fatigue profonde. Je sens quelque chose que je pourrais appeler *burn-out* – mais je me refuse à employer ce terme et l'idée qu'il véhicule, trop managerial. Trop de conflits, trop de travail, trop de doutes, au sein de cette ferme où nous habitons à dix. Forcée de m'arrêter, je lis. Des idées défilent dans ma tête, je sens le besoin de muscler l'analyse politique sur laquelle je construis ma vie, mon rapport au monde et mes actions. Pour comprendre comment devenir fort.es collectivement après être parti.es. Pour trouver la posture depuis laquelle nous pourrions – aussi – attaquer.

Je note:

Attaquer quoi?

Un ensemble de dispositifs plonge les humains dans l'aliénation. Un tout qui est à la fois: l'État sécuritaire et social-démocrate; ses principes de contrôle et de punition; le capitalisme mondialisé des entreprises internationales et ses logiques de management; le système industriel et militaire et sa gestion des populations

et des données.

S'imaginer un ennemi contre lequel il faut être uni.

S'imaginer une aliénation totale qui ne peut se résoudre que par une libération totale.

Attaquer comment ?

En réponse, il faudrait se dissoudre, se rendre invisible pour empêcher la nomination des sujets, l'enfermement des unes et des autres dans des identités, pour détruire leur détermination par l'Empire.

Penser notre attaque comme un acte de dépassement de la rationalité, dépassement par le commun créé dans cette situation, par la colère.

Penser cette attaque comme compréhensible en elle-même, pour qu'elle parle aux autres dans les actes, sans discours.

Ces pensées se nichent quelque part dans ma tête, donnent sens à certaines choses que je suis en train de faire et vivre. Mais par la suite des événements, elles n'ont pas le temps de prendre corps, de se consolider et de me consolider.

La maladie me tient encore quelques jours, je dors et navigue dans des rêves fiévreux. Il y a quelque chose qui cloche: je n'arrive plus à tenir dans une vie que je conçois comme un refus, dès que je mets un pied dans une université, un supermarché ou une agence pour l'emploi. Et je ne vois pas autour de moi de rage collective assez forte à laquelle prendre part, pour faire face concrètement. Je me sens plutôt isolée dans le village que nous habitons et loin de tout quand je débarque en ville. La boue me colle aux chaussures et je n'ai pas l'impression qu'il y ait un *nous* qui gagne en force.

Dans la vie collective et notre organisation du travail, il y a des choses que je n'arrive pas à digérer. Quand je sens mes énergies revenir, je fais mes valises et pars dans un brouillard de pensées pour aller chercher des proximités politiques ailleurs. Je sens de la tristesse: mon imaginaire de bases-arrières tombe en éclat. Où trouver les moyens d'attaquer ?

## III. changement de cap

Quelques mois plus tard, je suis assise dans une salle, on dirait presque un amphithéâtre d'université. Mais il s'agit d'une conférence politique sur l'usage des

savoirs universitaires pour consolider nos pratiques politiques. Quelqu'un nous parle de Foucault: *Micropolitique des pouvoirs*.

Une porte s'est ouverte et je plonge dans des lectures féministes, dans des écrits qui analysent de près ce qui font et sont les dominations et les oppressions. Maria Lugones décrit la réalité sociale comme «*un système qui témoigne de l'imbrication des rapports de domination*», une «*hydre de l'oppression*». Et se demande : «*Quelle hiérarchie établir parmi les dominations de genre, de sexualité, de couleur, de classe, de nationalité, de religion ?*»

Comment se battre contre une hydre, un monstre à plusieurs têtes ?

Pour commencer j'intègre que «*un des prémices majeurs de l'activisme anti-oppression courant est le fait que les hiérarchies sociales oppressantes existent et se perpétuent dans les comportements de tous les sujets*».

Lutter c'est chercher à créer des dynamiques qui renforcent toutes les participant.es et éviter les logiques qui négligent les oppressions. C'est essayer de ne pas les reproduire dans nos façons de nous organiser avec d'autres, dans les discussions, les prises de décision, dans les choix stratégiques. C'est la nécessité que chaque personne s'érige en sujet politique pour agir; pour déterminer par elle ou lui-même les oppressions vécues, pour les formuler et les combattre avec d'autres, si il ou elle veut.

Je réalise que je choisis un entourage politique qui porte une attention à ces constats. Une culture collective que j'attrape au vol entre autonomie et féminisme radical.

Je note: constat qu'il n'y a ni vérité ni forcément ennemi.e commun.e. L'analyse en terme de domination mène vers des formes de lutte basées sur des stratégies visant à éradiquer des nœuds d'oppressions point par point, étape par étape. À en examiner la pertinence à chaque pas, chaque configuration précise et singulière.

C'est une sorte de chaos, entre le désespoir que rien ne pourrait jamais avancer réellement et la joie de gagner en puissance collective face à des situations insupportables.

#### IV. consolidation

Et puis, on se retrouve autour d'une table. Plusieurs femmes, lesbiennes et trans pour creuser la logiques des luttes auxquelles nous participons. Le sentiment qu'un truc ne colle toujours pas. Par exemple: l'État et sa police, comme «macro-structure de l'oppression», sont un ennemi insuffisant. Un décalage entre nos vies et ces batailles, un manque de connivence avec celles et ceux que nous croisons sur le pavé.

On s'énerve devant une violence qui s'appelle «privilège»: cibler seulement les macro-oppressions signifie, trop souvent, adhérer aux conceptions d'un groupe social privilégié, même si on n'en fait pas parti. Le privilège, c'est avoir le choix, avoir le temps, avoir les choses et les autres à sa disposition. C'est pouvoir décréter que certains objectifs politiques sont prioritaires. C'est pouvoir disqualifier d'autres luttes, comme datées, identitaires, communautaires, comme des dispersions, des pertes d'efficacité, des trahisons. Comme réformistes ou contre-révolutionnaires.

On s'explique. On comprend. Les choses suivantes:

Dans les faits, nos luttes contre les dominations ne peuvent se passer des bagarres quotidiennes. Penser et réaliser avec un.e ami.e en chaise roulante, une action directe contre un aménagement de l'espace public qui lui coupe le chemin.

S'organiser entre femmes en galère de logement pour trouver des moyens d'action appropriés à nos besoins et viser l'autonomie de chacune face à son mari, ses enfants, sa famille, les institutions de l'État, l'exploitation capitaliste.

...

Leur radicalité réside dans le fait que la lutte contre chacune des oppressions est la lutte contre tout un système, partout où ces mécanismes d'oppression prennent concrètement forme.

Nous voulons politiser ces actes pour les penser ensemble, les imbriquer dans un élan collectif, dans une subversion globale et formidable.

Celles et ceux qui pensent l'aliénation comme un tout à dépasser «d'un seul mouvement», voient dans l'insurrection le moyen d'y parvenir de façon globale, totale.

Si l'on pense qu'il n'y a pas un seul pouvoir à renverser mais de nombreuses situations d'oppression auxquelles se confronter; à démonter; aucune insurrection ne peut en elle-même constituer une réponse définitive et suffisante.

Nous tordons des clous pour ne pas nous priver d'un imaginaire offensif: penser le monde social en termes de rapports de domination et néanmoins parler d'émancipation, apercevoir et développer en même temps la possibilité de lutter pour leur dépassement.

Je note: contente. La puissance dans nos gestes: décider de ne plus accepter, s'allier à partir d'un vécu commun de domination.

#### V. aller-retour I

Régulièrement, je me retrouve dans des manifestations qui cherchent à aller plus loin, avec une conviction intime: oui, il n'y a rien à espérer, ce qu'il faut c'est en découdre, faire déborder les rôles qu'ils veulent nous donner et attaquer leur normalité.

L'envie d'offensive.

Si on veut le débordement, on l'a bien vu, on a besoin de situations où ni manifestant.es ni police n'ont le temps de prendre tranquillement leur place dans un spectacle au scénario bien défini. Dépasser la rationalité politique pour gagner en puissance, arrêter de perdre. Ne plus s'expliquer pour refuser de se laisser prendre dans leur dispositif de gestion.

Une amie me dit: «*Qu'est-ce que ça veut dire, une radicalité à partager avec seulement 100 pequenards? Et tous les autres, des ennemi.es? Et nous, devons-nous rester enfermés.es dans la petite bulle des héros qui s'asphyxient et se résignent?*»

La question se pose: comment construire collectivement l'envie d'aller plus loin quand nous ne nous parlons pas, quand nous ne prenons pas le temps de construire des confiances pour faire face à la complexité de nos rapports aux choses?

Cette envie de ne pas se priver d'une colère qui éclate publiquement et à plein me tient encore. Je la ressens comme une promesse, comme la somme de toutes nos

colères quotidiennes. Un truc pas bien clair. Gagner sur le champs de bataille contre leurs dispositifs policiers, contre tous ces dispositifs qui rendent la vie souvent insupportable quand on n'est pas du côté des dominant.es et qu'on ne veut pas y être.

#### VI. aller-retour 2

Après une de ces manifestations, je tombe sur le récit d'une manifestante de 68 ans: «*Je donne le bras à G. et je reste sur le côté pour ne pas être piétinée en cas de brusque reflux. Tout d'un coup, on ne peut plus avancer. On est coincé. On veut partir à gauche, puis à droite. Impossible. Il y a plein de gens qui cherchent comment avancer. [...] On est 4 femmes de plus de 60 ans. On est fatiguées. Tir de flashs balls, de grenades lacrymogènes. [...] On est de nouveau au milieu d'un black bloc. On en a marre... Comment se retrouver dans une même manifestation, alors qu'on ne partage pas les mêmes positions, face à l'État? [...] Comment se respecter et, mutuellement, porter une vraie attention à celles et ceux qui manifestent avec nous? Ainsi, moi, j'ai 68 ans. Je marche difficilement avec mon handicap. Mais un pays démocratique est un pays où même les vieilles femmes handicapées ont le droit de manifester leur divergence d'opinion.*»

Je constate: Sa perception de cet élan est différente. Même si elle voulait s'attaquer à l'État et à la police, ses modes d'action ne pourraient pas être ceux adoptés dans cette manifestation. Elle s'est sentie dépassée et dépourvue de ses moyens, oppressée.

Et je sais intimement qu'il n'y a pas de réponses simples aux questions qu'elle soulève.

Rechercher le geste puissant nécessite l'attention aux difficultés spécifiques, propres à chacun.e. Ainsi se reposent, par exemple, les questions du validisme: une oppression spécifique qui mène à des luttes spécifiques. S'il s'agit de la prendre en compte au sein d'une envolée collective, cela demande plus que des mots et des déclarations d'intention.

Il arrive que j'ai envie d'oublier ces attentions. Que je désire suivre les élans de nos colères, si pour une fois cela semble possible. Que faire de la

rage? Une rage attentionnée? Doit-on s'efforcer de ne pas faire déborder ni des manifestations ni rien pour maintenir cette pleine conscience des dominations et des exploitations et laisser une place à chacun.e ?

L'attentionnée en moi, est-ce cette fille bien élevée qui a intégré les logiques de gestion, la citoyenne docile, complice du pouvoir ?

Peut-il exister des émeutes féministes, non-validistes qui n'enferment pas les personnes dans leurs peurs, leurs limites, leurs rôles? Comment ne pas passer à coté des manifestations de rage collective qui prennent des formes plus abruptes, plus spontanées ?

Je n'ai pas de réponses à ces questions mais je veux bien me les trimballer, comme des compagnones de route.

## VII. imaginaires d'offensive

Assis.es dans des canapés, nous lisons quelques chapitres de *Classer, dominer; qui sont les autres ?* de Christine Delphy.

Je note: celui qui n'est pas l'Autre, c'est l'homme et l'homme blanc. En Occident, des hommes blancs cultivent une longue tradition philosophique qui les imposent eux-même comme norme et qui crée, dans le même mouvement de pensée, l'Autre. Une nouvelle façon de saisir ce qui fait et est domination.

Une question sort de la lecture : quel est l'intérêt des luttes dites spécifiques? Luttes spécifiques – luttes des Autres. Je regarde autour de moi: nouvelle configuration, nouvelle occasion d'en discuter. Joie délicate, sourire au bout des lèvres.

Après un temps, la question surgit en travers de l'harmonie de nos échanges intellectuels inspirés. Une parole qui réveille ma vigilance :

Et quoi faire avec l'aliénation que nous subissons effectivement tou.tes ? N'est-ce pas là l'horizon commun pour une convergence des luttes ?

Ne risquons-nous pas de nous perdre, sans jamais pouvoir lutter ensemble, si nous nous concentrons sur toutes les formes disparates de réalités et d'oppressions ?

Ne sommes-nous pas alors plongé.es dans un flou qui nous fait perdre prise et rend impossible l'action offensive ?

Ne faut-il pas, une fois pour toutes, sortir de l'impasse de l'isolement de chacun.e dans ses luttes spécifiques et donc choisir l'ennemi.e commun.e pour agir? Pour donner force à nos rages.

Je sens le besoin d'ajouter des questions, de décaler le sujet, la direction, l'intention: Oui, par quelles portes d'entrée crée-t-on des gestes politiques puissants ?

Comment celles et ceux qui sont pris.es dans leur vie, dans leur corps, dans leur tête, par des dominations et des oppressions, peuvent-elles acquérir des gestes de puissance politique ?

Comment concevoir le commun et les puissances collectives sans devoir dissimuler nos écarts divers de la position faussement commune – l'homme blanc valide jeune ?

Une personne en face contre-attaque. La controverse est de taille :

Pourquoi mettre en avant les peurs au lieu de les dépasser ?

Pourquoi cerner ses faiblesses et ses limites plutôt que ses forces ?

Comment ne pas s'enfermer dans des rôles et dans une victimisation ?

Et: Faut-il abandonner toute idée d'un changement massif ou radical ?

Après les questions viennent des mots, des phrases, des idées qui me sont chères: Qu'il y a des manières de s'organiser différentes et des contextes différents pour établir ce qui est subversif, radical, émancipateur.

Que finalement nos politisations sont toutes faites de sensibilité, donc dans un tri entre les choses que nous voyons et qui nous touchent et les choses que nous ne voyons pas ou qui ne nous touchent pas – et nous ne sommes généralement pas plus clairvoyant.es que cela dans nos imaginaires de grand changement.

Que les mêmes gestes ne libèrent pas tout le monde de la même manière.

Que l'explicitation de ces nœuds pourrait nous rendre capables de mieux lutter ensemble, avec plus de bienveillance qui serait le ciment de luttes radicales qui s'élargiraient.

Qu'il faut prendre soin d'une culture politique toujours en élaboration – une culture politique qui propose un climat de confiance où il est possible d'explicitier les sentiments, les actes et les doutes. Une culture politique donc, où il y a échange

sur des vécus et des réflexions et des actions partagées.

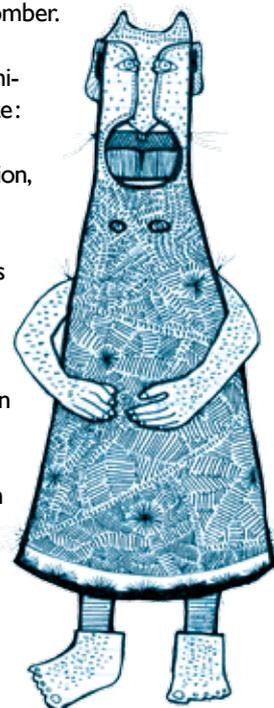
Une fille en face de moi prend la parole, elle parle d'abord avec une voix basse, puis de plus en plus forte.

Elle parle de ce lien qu'elle voit insécable entre la domination et l'aliénation. De l'imbrication entre le capitalisme, l'organisation du travail et du contrôle, la passivité et les divers rapports d'oppression. Ces mécanismes entretenus par les logiques post-coloniales, patriarcales, âgistes, de classe, la construction de hiérarchies sociales et de rôles plus ou moins figés... Elle dit que l'Empire n'est pas extérieur, qu'il nous traverse et repose sur l'imbrication des diverses formes de domination. Peut-être que saboter les formes de domination permettrait de s'attaquer à l'aliénation. Elle dit qu'elle a envie que nous restions souples d'esprit parce qu'aucune conception ne fait le tour des choses et que tout n'est pas rapport de pouvoir. Qu'il y a l'envie de définir le commun – et pas seulement parce que nous constituons une cible commune, pas seulement parce que nous avons un destin commun face à l'État et à la répression.

Je me sens bien après, avec de la chaleur dans la tête. Un peu excitée, un peu résolue.

On se met à ranger les chaises, on parle d'autre chose. On boit une bière. Je me sens comme si j'avais compris quelque chose d'important. J'aimerais bien demander aux autres s'elles le sentent aussi – mais je laisse tomber.

À ce moment du cheminement sinueux, je note: Poursuivre la réflexion dans la pratique: aliénation, domination et leur entremêlement. Lire la société à travers la grille de lecture «aliénation» peut effectivement être vu comme une focalisation sur la domination étatique et capitaliste. Analyser la domination est effectivement prendre en compte la multiplicité des formes d'oppression.



# FRAGMENTS ET RACONTARS

## exploration historique

Un entretien qui revient sur une lutte passée pour tirer les files d'expériences singulières.

Ce désir d'investigation s'appuie sur la conviction que nous inscrire dans une histoire nous donne du souffle et de l'inspiration, de la carrure et de l'assise. Suivre la persistance et la transformation des idées et des pratiques, nous identifier à celles et ceux d'avant et recueillir leur témoignage au présent, ce n'est pas seulement recoller des morceaux, c'est choisir et œuvrer à ce qui nous renforce.



# Berlin 1989 - 90

## construite sur les ruines du système

Elles sont connues, ces images de foules traversant la frontière la nuit du 9 novembre 89, quand le Mur de Berlin est tombé. Et les masses d'Allemand.es de l'Est et de l'Ouest réunies. Ce moment charnière autour de la chute du Mur et de la fin de la RDA reste pourtant confus. Et il est difficile de mesurer les répercussions de ces événements sur la société et la vie politique, autant en Allemagne que dans le monde.

Ce qui est resté imprimé dans la mémoire collective, c'est le discours dominant sur la « fin de l'histoire » et le capitalisme triomphant, qui a largement participé à discréditer les mouvements politiques et sociaux à l'Ouest comme à l'Est.

Vingt ans après la chute du Mur de Berlin, la presse allemande se répand de nouveau en tous sens. Pour TIMULT a voulu chercher du côté de l'espoir gigantesque de renversement radical qui a existé durant quelques mois: des dynamiques vite oubliées mais pourtant captivantes ont tenté d'investir la brèche ouverte par la fin du système est-allemand: Radio Pirate, Union Autonome des Femmes, assemblées de squatteuses...

## Radio P et la chute du Mur

Il y a eu cette rencontre avec Julia. Nous avons bavardé et plaisanté une après-midi durant en posant des joints sur des fenêtres en cours de finition dans un atelier de menuiserie. Elle m'a laissé un petit papier avec son adresse à Berlin, et hop, je suis passée la voir. Je voulais surtout l'interviewer sur Radio P, une radio pirate berlinoise qu'elle a contribué à porter durant plusieurs années. Mais assez vite, l'entretien a dérivé sur son histoire de la chute du Mur et de toute cette période foisonnante.

J'ai gardé un souvenir un peu magique de cette soirée dans son appartement de Berlin-Est, à l'intérieur d'un vieil immeuble qui avait gardé toute l'ambiance et le cachet d'avant la transition. J'aime beaucoup le son de cette interview, parce qu'on y entend l'ambiance du moment, les avions qui passent et les bouteilles de vin que l'on débouche, en arrière-fond du récit de Julia, mélange assez délicieux d'analyse, de blagues et d'anecdotes marquantes.

Cette interview, nous l'avons ensuite montée en émission de radio avec une copine allemande. En voici quelques extraits. Vous pouvez trouver l'émission intégrale en ligne sur internet: <http://radio.indymedia.org/fr/node/17914>.



*Julia raconte :*

«Je suis partie en train à Barcelone et je suis restée là quelques jours. Je connaissais très peu l'espagnol et je vivais à côté des Ramblas. Un jour je me promenais là-bas avec une copine et j'ai vu dans un journal une grande photo, c'était écrit en espagnol «muro de Berlin bajo». Je me suis dit : «*Qu'est-ce que ça signifie ?*». Je ne pouvais pas imaginer. J'ai pensé : «*Mon espagnol est trop mauvais*». Ma copine d'un coup m'a sauté au cou, m'a embrassée en me disant : «*Oooh Julia, muro de Berlin !!!*». Le Mur était tombé. Et là, j'ai commencé à pleurer. Parce que j'avais bataillé deux ans et demi pour pouvoir sortir. Puis d'un coup, d'un jour à l'autre, le mur était tombé. Je ne m'y attendais pas du tout.»

«À Noël, j'étais de retour ici à Berlin. D'abord j'ai observé ce qui se passait. Je travaillais dans l'atelier d'un fabricant de violons à Berlin-Ouest. C'était bien là-bas, mais je m'intéressais beaucoup plus à ce qui se passait ici à Berlin-Est. Le patron de cet atelier était un très bon luthier, peut-être le meilleur de tout Berlin-Ouest. À n'importe quel autre moment, je serais restée là-bas à bosser dix-douze heures par jour, parce que c'était un tellement bon artisan.

Après quelques semaines, je suis retournée dormir à Berlin-Est dans ma maison et voir mes ami.es. Chaque week-end, je rentrais à Berlin-Est. Il faut bien imaginer qu'à l'époque, il fallait encore passer la frontière, il y avait toujours deux pays. Et donc chaque fois qu'on passait la frontière, on recevait un tampon. J'avais besoin de trouver un endroit pour loger à Berlin-Ouest, j'ai dormi de ce côté pendant trois ou quatre mois, et les week-ends, je voyais ici des choses beaucoup plus palpitantes. Donc je revenais de plus en plus. Dans les derniers temps, ce n'était plus vraiment un problème d'avoir beaucoup de tampons sur son passeport. Donc chaque soir, je rentrais dormir à la maison, et chaque matin je partais travailler à l'Ouest. Chaque soir et chaque nuit, je passais le temps ici autour, dans un de ces nouveaux bars avec des ami.es. Le matin, à cinq heures du mat', on allait dans une boulangerie chercher du pain ou des Brötchen. Il y avait un grand besoin d'être ensemble et de parler. Qu'allait-il se passer après ?»

«Au printemps 90, des amis à moi parlaient à la radio. Nous étions assis.es dans un de ces nouveaux pubs, les bars illégaux. Nous étions en train de parler de ces temps nouveaux, du *printemps de l'anarchie*. Et tout d'un coup, nous avons entendu la voix de nos potes à la radio. Nous nous sommes demandés : «*Hé, que se passe-t-il, comment peuvent-ils parler à la radio ?*»

Dix minutes après, certains d'entre eux sont arrivés dans le bar et nous ont demandé si nous voulions venir faire de la radio avec eux. C'est comme ça que j'ai commencé.

Je ne sais pas comment ils avaient trouvé un émetteur, en tous cas ils en avaient un. Un petit, de vingt watts. Ça émet dans un rayon de trois à cinq kilomètres ici en ville, et il faut monter en hauteur avec l'antenne pour émettre.

Ça se passait dans une maison squattée, à Schönhauserallee 5. Nous, nous sommes allé.es là-bas parler à la radio. Sans penser à rien, si c'était interdit ou quoi. Juste, nous l'avons fait. Nous parlions de ce qui nous intéressait. Chaque jour, il y avait des manif, ou bien nous entendions que des ami.es avaient ouvert un nouveau squat. Alors, nous demandions l'adresse, et nous nous disions, allons-y pour faire une grande fête.»

«Le gouvernement de la RFA [1] a offert ces cent mark comme cadeau de bienvenue. Il suffisait de montrer son passeport, la première fois qu'on allait à l'Ouest, et on recevait cent mark. Les gens étaient comme fous pour avoir de l'argent et le mode de vie consumériste de l'Ouest.

C'était une libération bidon. Parce que les gens de la RDA [1] ont perdu beaucoup. Et ils ne l'ont pas réalisé. La plupart commencent à réaliser maintenant ce qu'ils ont perdu. La course à la consommation a été un ersatz de libération.»

«Je me pose des questions sur les gens d'ici. Beaucoup d'Est-Allemand.es devraient se sentir chanceux.ses. Parce qu'elles ont vu un système s'effondrer. Ça devrait leur donner l'idée que c'est encore possible. Je me demande si elles ressentent qu'un jour dans leur vie, elles ont eu un grand pouvoir en tant que peuple. Le fameux slogan : «*Nous sommes le peuple !*». J'attends le moment où les gens réaliseront leur propre pouvoir. Mais tu vois, j'attends, j'attends, j'attends encore.»

*Les poubelles changent de système*

Durant l'hiver 89-90, il y eut une grave crise des poubelles à Berlin-Est. Le système d'évacuation des déchets n'était pas du tout préparé à traiter l'augmentation considérable des poubelles liée à la fréquentation des supermarchés de l'Ouest et à l'installation de la grande consommation à l'Est.

*Encore une lecture passionnante*

Pour saisir des ambiances politiques et subversives est-allemandes avant 89, TIMULT s'est penchée sur un document passionnant qu'elle vous conseille avec insistance : «*Expériences est-allemandes dans les années 80*, extrait intégralement de Cette Semaine n°86, janvier 2003», Hobolo ré-édition, juin 2006; disponible en ligne sur : <http://infokiosques.net/spip.php?article350>.

[1] RDA : État soviétique est-allemand et en allemand, DDR, République Démocratique d'Allemagne; RFA : État social-démocrate ouest-allemand et en allemand, BRD, République Fédérale d'Allemagne



## Bribes de contexte historique

A l'époque, le bloc de l'Est était en train de se décomposer. Depuis 1985, l'URSS appliquait une politique de réforme et d'ouverture. Mikhaïl Gorbatchev avait déclaré l'expiration de la doctrine Brejnev, c'est-à-dire la fin du protectorat russe garantissant l'existence de la RDA. Le nombre de personnes qui quittaient la RDA par un autre pays de l'Est augmentait rapidement. Des milliers de personnes occupaient les ambassades d'Allemagne de l'Ouest à Varsovie, Prague et Budapest pour obtenir des autorisations de voyage. Au sein de la RDA-même, des mouvements pour la paix et les droits des citoyen.nes gagnaient de plus en plus de force.

A partir de septembre 89, les «manifs du lundi» apparurent, suite à des prières pour la paix dans les villes de Leipzig, Dresde et Berlin. Les manifestant.es revendiquaient

des élections libres, la liberté de circulation et mettaient en cause le système de parti unique.

Le 9 octobre, 70 000 participant.es à Leipzig scandaient le slogan «*Wir sind das Volk !*», «*Nous sommes le peuple !*».

Au même moment, le gouvernement de la RDA était en train de célébrer le quarantième anniversaire du pays. Et quatre mois auparavant, après le massacre des manifestant.es sur la place Tian An Men, ce même gouvernement avait envoyé ses félicitations au gouvernement chinois pour le succès de sa répression contre la contre-révolution. En RDA, malgré des arrestations, on ne peut pas dire qu'il y ait eu trop de violences exercées contre les manifestant.es du lundi et, au contraire de l'exemple chinois... le gouvernement finit par démissionner.

Le 9 novembre, le représentant du bureau politique annonçait dans une conférence de presse mémorable l'ouverture immédiate des frontières pour les citoyen.nes de la RDA, ce qui était revendiqué la même nuit par des milliers de personnes.

Après plusieurs mois de flottement, des élections en RDA et des négociations entre les représentant.es des deux États allemands et des quatre puissances sorties victorieuses de la deuxième guerre mondiale, la RDA fut finalement intégrée à la RFA le 3 octobre 1990. Cela se traduisit par l'assimilation par la RDA de la Constitution, du système éducatif, économique, monétaire, hospitalier, des transports ainsi que des télécommunications de la RFA.

# Dans les cuisines enfumées

## Expériences féministes dans un monde

*La brèche 1989-90*

Le Mur de Berlin tombe le 9 novembre 89. S'engageant pour certaines des semaines de discussions, dans les rues et les cuisines enfumées, pour comprendre la situation et chercher des pistes pour la suite: avoir des propositions au cas où, ne pas laisser filer ce moment. Saisir la chance de renouveler le système, de le restaurer, de le changer radicalement. Ou bien se réjouir de le voir s'écrouler, danser sur ses décombres aussi longtemps que possible. Trouver des brèches.

Beaucoup de femmes en RDA sont engagées dans des luttes sociales qui ont débuté bien avant les événements de 89. Ce sont des socialistes, des féministes, des femmes engagées contre la guerre ou encore contre la destruction de l'environnement [2].

Elles sont nombreuses à vouloir changer le système qu'elles ont contribué à faire tomber. Une façon très concrète d'approcher la question du changement de la société, une sorte de pragmatisme autogestionnaire ou de réformisme révolutionnaire.

Une conviction profonde les rassemble dans les luttes contre la machinerie bien huilée de l'unification des deux Allemagne sous le régime capitaliste: cette unification ne promet rien de bon, ni pour les femmes ni pour personne.

D'autres femmes, pour une part venues de l'Ouest, squattent des maisons vides dans les quartiers de Berlin-Est. Mais le temps

file vite et les difficultés sont nombreuses: d'une part la répression qui se réorganise rapidement contre celles qui s'engouffrent dans les brèches en prenant ce dont elles ont besoin pour vivre mieux (maisons occupées, radios pirates, bars clandestins...); d'autre part la récupération politique de celles qui tentent de formuler collectivement leurs idées de démocratie et de changement.

Tout le monde navigue à vue, il est difficile de déterminer comment contrer avec efficacité les discours politiques et médiatiques qui promeuvent l'unification capitaliste.

Les conflits et les incompréhensions entre celles qui auraient pu s'organiser ensemble sont nombreux. Beaucoup ne se croisent que peu ou jamais et, au détour de leur batailles réciproques, lorsqu'elles se rassemblent et se soutiennent enfin, elles manquent de langages et de pratiques communes, de points d'ancrage politiques sur lesquels s'accorder. Leurs stratégies, en étant confrontées à un changement d'échelle considérable, avec l'apparition d'enjeux aussi énormes que la transformation de l'organisation sociale et collective, l'appropriation de ces nouvelles réalités et la mise en place de structures autonomes (et non-mixtes) à l'échelle d'un pays, perdent rapidement pied et risquent de devenir obsolètes. Écrasées par la force et la rapidité du rouleau-compresseur de l'unification.

Mais leurs réalités disparates, en cette période où de nombreuses choses sont suspendues, parlent du courage à vouloir pousser le changement plus loin. Elles nous parlent de la force de ce refus du retour à la normale, dans un État patriarcal et inmanquablement centré sur l'économie et le profit.

Elles nous rappellent enfin que du côté est-allemand, nombreuses sont celles qui s'opposent depuis des années au système en place, sans croire aux modèles capitalistes de l'Ouest. Certaines résolument socialistes et communistes, mais opposées à l'autoritarisme du régime; d'autres rejetant l'État dans son ensemble et portées par des idées anarchistes, dans les milieux punk et squat, issus des scènes jazz et hippies des années soixante et soixantedix. Les unes comme les autres inspirées par les batailles féministes et autonomes de l'Ouest, mais surtout fortes de l'histoire de leurs propres luttes.

Comment se sont-elles constituées en collectifs en lutte dans ce moment de grand bouleversement? Quelles étaient leurs stratégies? Quel rôle a joué le fait de se positionner comme féministes à l'intérieur d'un grand ensemble de luttes? Quelles sont les expériences de non-mixité? Et finalement, en quoi ces luttes collectives ont-elles été perdues? Qu'est-ce qui a été gagné?



[2] Certaines sont proches des courants rassemblés dans «Le nouveau Forum»: ce regroupement compte plus de 10 000 personnes au moment de la chute du mur. Il a été fondé en septembre 1989 et se définit comme «un regroupement politique associant des personnes de tous les métiers, milieux, groupes et partis avec l'objectif de rendre possible la participation à la discussion et à la prise en charge de problèmes cruciaux de la société».

# et ailleurs

## en suspension

### Fédération Autonome des Femmes de la Rda (UFV) - Chronique [3]

**« Pas de patrie à perdre mais le monde à gagner »**

3 décembre 1989

Dans un théâtre de Berlin-Est, la Volksbühne, de nombreuses femmes, accompagnées pour beaucoup de leurs enfants, se réunissent. L'ambiance y est joyeuse, sérieuse et lente à la fois. En l'absence de moyens de communication efficaces, il est assez fou qu'elles parviennent à se réunir si rapidement et en si grand nombre. Lors de cette rencontre quelque peu chaotique, l'Union Autonome des Femmes de la RDA se constitue.

Une des femmes – en possession d'un ordinateur et travaillant à l'université où elle a depuis longtemps accès à des écrits féministes de l'Ouest – amène ce texte qu'elle a rédigé : le « Manifeste pour un mouvement autonome des femmes ». Il est lu à voix haute, ce qui prend vingt-huit minutes, un long serpent de papier. Ce texte se prononce :

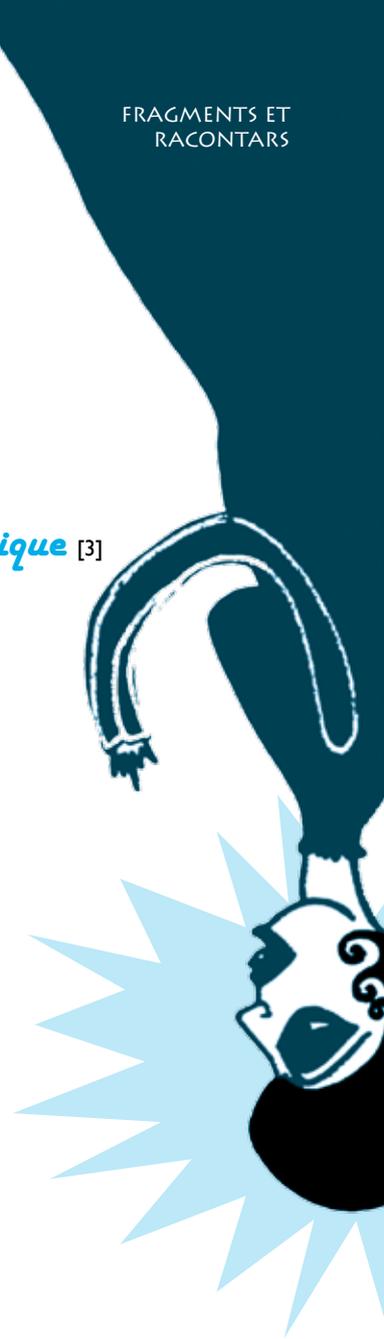
- pour un autre socialisme sur le sol allemand, prenant les besoins et l'émancipation des individu.es comme visée prioritaire de la politique
- pour une réorganisation écologique de l'économie
- pour la démocratie, l'autogestion, le droit de réunion et d'expression
- pour un partage solidaire entre tous les groupes sociaux.

Les positions tenues sont avant tout marquées par un réformisme politique qui puise sa confiance dans le fait que le système politique de la RDA est en chute libre : les femmes veulent imposer leur participation dans la réforme de l'État socialiste. Très vite, une certaine politique politicienne est adoptée : deux femmes sont élues pour représenter l'Union Autonome des Femmes à la table ronde qui regroupe les différents groupes de l'opposition et le gouvernement provisoire de la RDA. Elles affichent la ferme volonté de négocier avec les politiciens de meilleurs conditions de vie pour les femmes, les enfants et les hommes, dans une nouvelle république socialiste à créer.

L'Union Autonome des Femmes fraîchement créée publie alors un tract pour sensibiliser les femmes aux méfaits de l'unification. Elles soulignent que seulement 54 % des femmes en RFA travaillent (contre 91 % en RDA), que l'avortement n'est pas légalisé en RFA et que les « mères seules » et les vieilles femmes sont les premières à souffrir de la hausse subite du coût de la vie. Autant d'indices qui font craindre une perte d'autonomie pour ces personnes.

Elles concluent avec une citation d'Elisabeth Oakes Smith : « *Mes amies, savons-nous pourquoi nous nous rassemblons ici ? Sommes-nous conscientes que nous ne visons rien d'autre que le bouleversement total du système en place, un bouleversement du contrat social existant ?* »

[3] UFV: *Unabhängiger Frauenverband der DDR*, Union Autonome des Femmes de la RDA. Cette partie du texte s'appuie largement du texte « *Alte Filme* » de la journaliste et activiste allemande Annett Gröschner, publié en 1999 dans la revue féministe *Weiblick*.



## « *Courir après les événements* »

### 7 décembre 1989

Dans ce contexte flottant, le gouvernement provisoire post-RDA invite les représentant.es des mouvements sociaux à créer à Berlin-Est la Table Ronde Centrale, à laquelle l'Union Autonome des Femmes n'a pas une entrée facile. Le président de la Table Ronde ne saurait être plus clair: «*Si nous acceptons les femmes ici, nous pourrions aussi bien accepter n'importe quel club d'éleveurs de cochons d'Inde*», ce qui en dit long sur l'acceptation de la non-mixité dans les sphères de la politique officielle.

### 17 février 1990

Tenue de la deuxième assemblée de l'Union Autonome des Femmes, dans une ambiance de fatigue et de stress. Elle est l'occasion d'un constat pessimiste: «*Nous courons après les événements.*»

Les élections de la Chambre du Peuple en mars s'imposent comme l'urgence à laquelle il faut répondre. Une coalition avec les Verts pour se présenter est décidée à la va-vite, sans discussion. Un parti, l'Alliance 90/les Verts, composé de différents groupes d'opposition de la RDA, est créé.

Au sein de l'Union Autonome des Femmes, la tendance «mouvement social»

se heurte à la tendance «professionnalisme et sérieux politicien»: quand la grève générale pour la journée du 8 mars est proposée lors d'une assemblée, la plupart des déléguées élues votent contre. Une participante décrit la discussion qui s'ensuit alors: «*Je constate que nous ne sommes ni prêtes pour la lutte, ni clairvoyantes, ni réellement courageuses.*»

### 18 mars 1990

Élections du parlement de la RDA. Les résultats sont véritablement déprimants: les partisans de l'unification rapide gagnent avec l'Union pour l'Unification qui remporte la majorité des voix pendant que l'Alliance 90/les Verts n'en remporte que 2,9%. C'est la défaite politique officielle des mouvements sociaux qui visaient autre chose qu'une unification capitaliste.

Peu après a lieu la conférence Est-Ouest non mixte femmes/lesbiennes. Les participantes y assistent à des exposés féministes sur des thèmes de l'art et de la littérature mais elles y discutent surtout et à chaque occasion des changements politiques et de leur conditions de vie. Elles découvrent une réalité complexe et douloureuse: entre les femmes venues des parties Ouest de

l'Allemagne et celles de l'Est existent peu de préoccupations communes et beaucoup d'incompréhensions. Les élans utopistes se sont dissous et le seul terrain sur lequel elles se retrouvent est la lutte pour un avortement libre, légal et gratuit, et donc la lutte contre le paragraphe 218 qui inscrit l'interdiction de l'avortement dans la législation de la RFA. Ce combat sera perdu par la suite, l'avortement reste illégal en Allemagne unifiée.

La «réunification» des deux Allemagne a officiellement lieu en octobre 1990.

### 8/11 novembre 1990

Les femmes se réunissent une dernière fois dans ce cercle de l'UFV, pour une conférence appelée: «*L'autre regard sur la vie*». Une ligne de conflit central se solidifie: les femmes de l'Ouest reprochent aux femmes de l'Est d'être trop focalisées sur les hommes et peu avancées dans leur histoire féministe. Une force collective semble de moins en moins réaliste.

«*Nous avons continué de courir après les événements encore quelques années et puis, le mouvement autonome des femmes s'est endormi, le sommeil de cent ans, on dirait*», conclut une activiste de l'époque.

## *Femmes et lesbiennes à l'assaut des maisons vides: batailles pour l'autonomie* [4]

### « *L'anarchie, pas l'Allemagne* » : occupations massives à Berlin-Est

Pendant l'été 89, une maison est très ouvertement occupée à Berlin-Est dans le quartier de Prenzlauer Berg. Cette action vise à répondre concrètement et publiquement aux problèmes criants de logement, en s'appropriant quelques-uns des nombreux immeubles vides.

Après la chute du mur, les occupations par des Est-Allemand.es se multiplient, notamment à Prenzlauer Berg. Au même moment, la «scène autonome» de l'Ouest, principalement active dans le quartier de Kreuzberg, commence à s'intéresser aux quartiers de Berlin-Est. Cette partie de la

ville échappe encore aux fameuses directives qui empêchent toute nouvelle occupation à l'Ouest et de nombreuses maisons vides sont investies. Des occupations mixtes, c'est-à-dire entre personnes de l'Est et de l'Ouest, ont lieu, même s'il n'est pas aisé d'établir des bases communes entre des personnes ayant grandi dans des réalités politiques très différentes. Le conseil des squatteurs et squatteuses reste par exemple pratiquement entièrement entre les mains de personnes de l'Ouest. Les divergences de cultures politiques sont notamment marquées dans le

rapport aux autorités: celles et ceux ayant vécu en RDA auparavant privilégient souvent les négociations parce qu'elles ont eu parfois de bonnes expériences dans le passé; celles et ceux de RFA considèrent la création de structures autonomes comme cruciale parce qu'elles n'ont aucun espoir dans les négociations avec le pouvoir. [5]

Les autorités de la RDA s'intéressent d'abord assez peu aux squats. Avec l'activité grandissante des néo-nazis dans les quartiers de Berlin-Est, beaucoup «d'activistes antifa» (de l'Ouest) décident

de riposter. En avril 1990, plusieurs centaines d'autonomes de l'Ouest et de l'Est occupent douze maisons dans la Mainzerstraße, dans le quartier de Friedrichshain. Les mois qui suivent sont marqués par une forte activité autour des nombreuses maisons squattées. Certain.es parlent même de «l'été de l'anarchie» à Berlin-Est. La Mainzerstraße devient un lieu de référence

pour les autonomes à Berlin et à travers toute l'Allemagne. De nombreuses infrastructures sont mises en place: une food-coop, une cuisine populaire qui sert des plats chauds tous les jours, autant pour les squatteuses que pour de nombreuses personnes du quartier. Plusieurs bars sont ouverts toute la nuit, les rues ne désertent plus.

### «*À bas le règne des hommes*» [6] : *squats et coordinations inter-squats non-mixtes à Friedrichshain*

[6] Slogan inscrit sur une banderole sur le *Tuntenhaus* («*maison des tapettes*») dans la Mainzerstraße, une maison non-mixte de pédés avec un bar devenu un mythe, le *Forelle Blau*. Le *Tuntenhaus* a déménagé par la suite à Prenzlauer Berg où il existe encore aujourd'hui.

La maison Mainzerstraße 2 est une maison non-mixte femmes et lesbiennes. Quinze personnes y vivent, y tiennent un bar et un atelier de réparation de voitures. Pendant l'été 1990 se mettent en place des assemblées non-mixtes femmes/lesbiennes entre les squatteuses du quartier.

Dans un tract, elles déclarent: «*Dans cette nouvelle Allemagne, nous sommes confrontées à une ambiance de plus en plus nationaliste, raciste et chauvine. Cela a des conséquences directes sur nos vies: la violence contre des femmes et des lesbiennes dans les maisons occupées et dans la rue augmente. Une agressivité généralisée contre «les gauchistes et les squatteurs» se fait sentir de plus en plus dans nos quotidiens et nous sommes régulièrement attaquées par des bandes de mecs néo-nazis. La violence sexiste s'amplifie également. À l'habitude et invivable drague permanente dans les rues, s'ajoutent pour les femmes et les lesbiennes de l'Est un sexisme d'un nouvel ordre.*

*Suite à la chute du mur, l'Est est noyé par une vague de magasins pornographiques, de publicités qui appellent à la*

*consommation par des images de femmes nues. À côté de ce sexisme qui saute aux yeux, nous sommes aussi confrontées à des attitudes plus subtilement sexistes dans nos propres cercles politiques de la part de nombreux «camarades» hommes et de quelques femmes. Dans nos assemblées, on entend encore et toujours parler du seul «combattant», du «squatteur», on est confronté à l'agressivité habituelle dans les prises de paroles et dans les jugements des propositions stratégiques qui sortent de la «ligne». Exiger des espaces non-mixtes revient à se faire traiter de «fasciste» et de «scissionniste».*

*Pour riposter collectivement, nous voulons une assemblée non-mixte. Elle pourra être l'endroit permettant de développer une position politique en théorie et en pratique, autour des occupations des maisons. Comment concevoir l'action dans une perspective à la fois antifasciste et féministe? Qu'en est-il de la violence politique? Nous rêvons de structures autonomes, de résistances malines et déterminées, de fêtes turbulentes et carabinées et de petits-déjeuners sans limites.»*

[4] Ce passage s'inspire en grande partie des tracts publiés par la Maison des femmes/lesbiennes Mainzerstraße 2 et du film auto-produit *Mainzerstraße. Sag niemals nie.* de 1990.

[5] En RDA, le gouvernement, porteur de la ligne politique promettant un logement à chaque citoyen.ne se voyait confronté à une sérieuse crise de logement et «légalisait» plus facilement les squats discrets, devenus monnaie courante. La RFA par contre avait connu dans les années 80 une vague d'occupations politiques dans toutes les grandes villes et le gouvernement était en train de mettre en place une législation pour s'en débarrasser.





## *Luttes contre l'unification et les expulsions de maisons : « nous confronter à cette société sexiste sans avoir les mains vides »*

À partir du 24 juillet 1990, le préfet de Berlin-Est s'engage officiellement à appliquer la dite «*Berliner Linie*» (la directive de Berlin-Ouest) qui prescrit la légalisation des maisons déjà occupées et la tolérance zéro pour toute nouvelle occupation.

Les habitant.es de la Mainzerstraße participent avec d'autres à une table ronde de négociations entre le Sénat de Berlin-Est et les squatteurs et squatteuses et gagnent la réputation d'être les «plus politiques des politiques».

L'unification officielle des deux Allemagne – ou l'annexion – est programmée pour le 3 octobre 1990. Des opposant.es (autonomes mais pas seulement) organisent des journées d'action contre les célébrations

prévues à travers toute la ville. Mais une fois de plus, les activistes ont l'impression de courir après les événements: les journées d'action sont mal préparées et ne trouvent pas de résonance au-delà des personnes déjà impliquées.

Néanmoins, les femmes de l'Union Autonome des Femmes et des squatteuses se rencontrent et s'organisent ensemble, pour une grande manifestation non-mixte femmes/lesbiennes le 2 octobre.

Une deuxième manifestation contre l'unification le 3 octobre rassemble plus de 200 000 personnes – mais le processus de l'unification se poursuit.

À compter du 3 octobre, le chef de la police de Berlin-Ouest voit ses compétences s'étendre aux parties Est de la ville. Le 2 novembre, il déploie de grands moyens pour expulser deux nouveaux squats. En réaction, les habitant.es de la Mainzerstraße érigent des barricades sur la Frankfurter Allee, un grand axe central proche des maisons. Deux jours d'affrontements violents entre les forces de police et les squatteurs et squatteuses s'ensuivent.

Des personnes engagées dans les mouvements sociaux de l'Est – des femmes de l'Union Autonome des Femmes (UFV), des personnes du Nouveau Forum et d'autres – tentent de les rejoindre pour apporter leur soutien. Une femme de l'Est, proche de l'UFV, témoigne du décalage des pratiques en même temps que de sa volonté de se porter solidaire: «*Nous étions venues pour du soutien, nous avons regardé les pierres voler au-dessus de nos têtes mais devant toute cette performance de lutte, toute cette ambiance qui va avec, nous ne savions pas trop comment faire. C'était du jamais vu pour nous, un autre univers.*»

Le matin du 14 novembre, des unités de police de l'Allemagne nouvellement unie expulsent en force les maisons de la Mainzerstraße. Avec des tanks à eau, des hélicoptères, du gaz lacrymogène et des armes à feu, plus de 4 000 policiers affrontent 500 autonomes qui défendent les maisons avec des cocktails molotov et des pierres. Un grand nombre de personnes sortent plus ou moins gravement blessées des affrontements, plus de 300 sont arrêtées. C'est le plus grand dispositif policier déployé dans l'histoire de l'Allemagne après-guerre et les habitant.es du quartier concerné – tout fraîchement intégré.es dans cet État qui a envoyé ses forces de police spéciales – ont du mal à croire ce qui se passe sous leurs yeux.

Dix mille personnes manifestent contre les expulsions. Plusieurs politicien.nes de l'Alliance90/les Verts quittent leur poste. Par la suite, plusieurs maisons sont légalisées, dont entre autres le Köpi.

Les femmes et lesbiennes de la Mainzerstraße 2 écrivent dans leur appel pour la manifestation qui suit ces événements: «*Cette maison nous a offert l'espace pour des projets entre femmes et les-*





biennes (un infokiosque, un bar, des archives et des ateliers). Nous avons voulu et voulons pouvoir nous confronter à cette société sexiste sans avoir les mains vides. Nous avons besoin de cette maison pour pouvoir nous défendre et pour vivre: nous allons y réaliser nos idées de vie collective entre femmes/lesbiennes. Nous avons lutté avec les autres habitant.es de notre rue contre les flics. Et ce n'est qu'un début.»

*Aujourd'hui,*

il existe à Friedrichshain, à quelques rues de Mainzerstraße, une maison non-mixte femmes/lesbiennes/trans avec une trentaine d'habitant.es. C'est une des dernières maisons anciennement et partiellement squattées dans le quartier. Dernièrement, une convention a été signée avec le nouveau propriétaire. L'histoire continue, il faut avoir les reins solides...

## « Il y avait une lueur sur leurs visages et on entendait leurs rires à travers nuit »

L'écrivaine Julia Schoch note : «*Un regard sur la fin de la RDA: ce sont surtout les femmes qui sont impétueuses. Comme si le courant de l'histoire, l'annulation de notre État, leur avait donné un argument pour une nouvelle vie à elles.*» L'écroulement de cet État fut-il un terreau propice à l'explosion d'énergies féministes? Dans cette période de vacillement, de très nombreuses femmes ont été prêtes à changer de vie, pas seulement au niveau du système politique mais aussi dans l'organisation familiale et de toute leur vie quotidienne. Elle sont arrivées, avec valises, amantes ou enfants, sans forcément cultiver un esprit révolutionnaire, mais en se disant prêtes à bouleverser le sens des choses tout de suite, globalement et concrètement, puisque c'était le moment. Par ces prises de position à la première personne, «*je lutte pour une autre société, je lutte pour une autre vie*», elles se sont radicalement mises en jeu.

Nombreuses sont les batailles qui ont suivi et ont eu des impacts et du sens, mais un constat douloureux persiste: les moments

où des vies meilleures sont à penser à beaucoup, collectivement, paraissent terriblement courts, complexes et rares. Et s'il arrivait que le pouvoir se mette à vaciller sérieusement, si une brèche s'ouvrait, que ferions-nous?

L'exercice de l'imaginaire utopique, «se raconter notre société idéale, déconnectée des conditions présentes», est pratiqué de temps à autre (rarement tout de même) dans les cercles contestataires anti-étatiques. Mais peut-être cet exercice prendrait-il plus de force si nous nous demandions: «*qu'aurions-nous à proposer dans un cas de crise ou de faiblesse grave du système ?*».

Formulée ainsi, la nuance peut sembler mineure. Elle ouvre pourtant cette précieuse porte de la possibilité réelle, elle relie imaginaire et action.

Durant les événements de 68, Charles de Gaulle s'est enfui en Allemagne pendant plusieurs jours, débordé par une situation que beaucoup nommaient pré-insurrectionnelle. Des chefs d'état-

major syndicaux et politiques témoignent, vingt ans après, de cette manifestation de plusieurs millions de personnes dans les rues de Paris, alors que de Gaulle avait disparu. Ils s'étaient sérieusement et concrètement posé la question de prendre l'Élysée mais n'avaient finalement pas appelé à le faire, parce qu'ils se sentaient eux-mêmes dépassés par la situation, pas préparés à cela. L'Élysée, symbole suprême de l'État, était prêt à être occupé, à être détruit. Si ces «leaders du mouvement social» s'étaient engagés sur cette voie, cela n'aurait peut-être pas permis, même dans le plus optimiste des scénarios, autre chose qu'une révolution bourgeoise ou un coup d'État du parti communiste. Toujours est-il que dans une période où la révolution semblait possible et imminente, personne d'autre ne l'a tenté non plus – certain.es l'ont-elles envisagé? Personne n'a voulu ou su saisir l'occasion d'accomplir ces gestes peut-être déterminants.

# CONTROVERSE

## Et après avoir

Il y a des trucs que l'on veut dire, mais impossible de se mettre d'accord. Il y a des polémiques qui n'en finissent pas, mais elles sont intéressantes.

Une rubrique pour confronter des points de vue de manière plus musclée, pour dire quand même les choses qui font grincer des dents ou mettent les pieds dans le plat. Confronter des voix dissonantes, plutôt que de prendre parti ou de se taire à jamais.



**Cette fois-ci, une autocritique sortie des manifestations émeutières contre l'Otan à Strasbourg en avril dernier. Ce texte est suivi de certaines des réponses qui lui ont été faites. De nombreuses autres sont accessibles sur : [rebellyon.info/Apres-avoir-tout-brule](http://rebellyon.info/Apres-avoir-tout-brule)**

# tout brûlé ?

Pendant les journées contre l'OTAN à Strasbourg, j'étais toujours à l'intérieur ou à proximité des actions de type black bloc, parce que c'est là que va mon affinité. Selon moi, il était approprié de réagir à la complicité policière dans une nouvelle mort au cours des manif du G20 à Londres. Nous avons raison d'être vénérs de la manière dont la manifestation avait été reléguée dans une zone industrielle et coupée en deux par des milliers de flics sur la frontière franco-allemande. J'ai soutenu la décision de combattre la police pour essayer de

briser l'espace dans lequel ils nous avaient enfermés.es avec leurs négociations et leurs armes de contrôle des foules, et d'essayer ainsi de mener nos actions quelque part où cela faisait plus de sens, et cela m'a remplie de joie de voir le poste-frontière brûler.

Même l'action à l'hôtel Ibis m'a réjouie. C'est un sujet plus complexe: je ne pense pas que nos actions de ce samedi (et peut-être en général) vailent de prendre le risque de blesser grièvement des personnes. Mais quoi

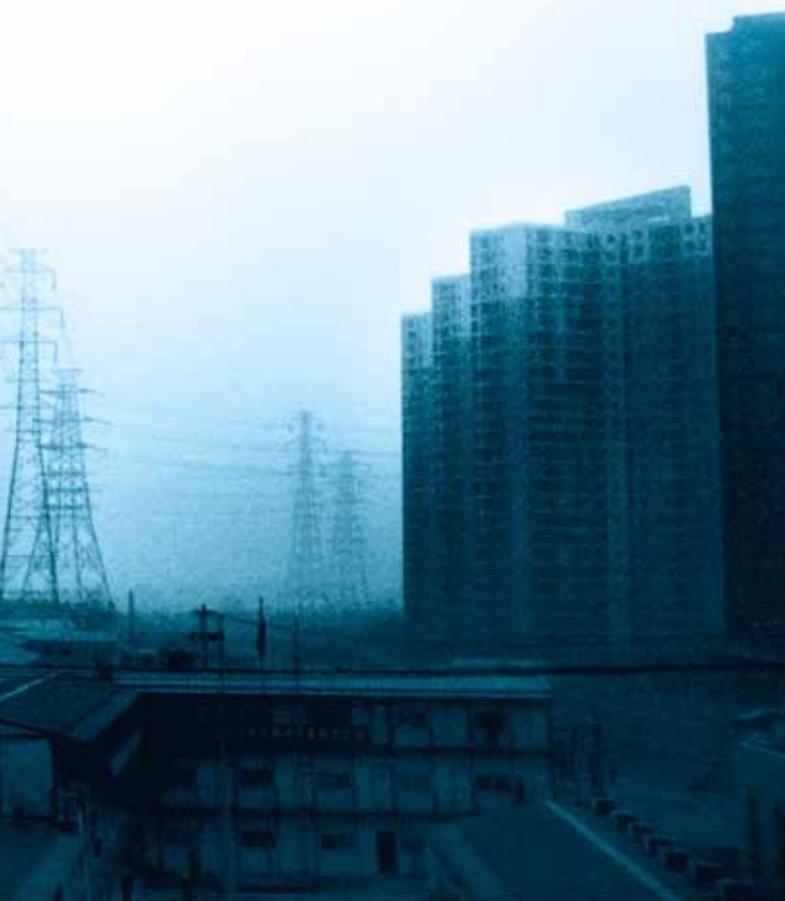
qu'il en soit, j'ai compris que personne n'avait été blessé dans cette action, et il est important de se remémorer que l'hôtel en question était partie prenante du sommet de l'OTAN. C'était l'un des cinq hôtels qui avaient été publiquement mis de côté pour loger les milliers de journalistes qui étaient là pour couvrir les «célébrations», ainsi qu'un lieu d'où la police espionnait les manifestants.es. Donc, même en ignorant les profits qu'Ibis fait sur les expulsions de sans-papiers, il est difficile de dire que ce n'était pas une cible légitime.

## malaise et confusion

Malgré tout cela, les expériences de cette semaine m'ont laissé un sentiment de malaise et de confusion. Nous avons pris le dessus sur une marche pacifiste pour la faire ressembler à une guerre ... Nous avons utilisé l'espace du campement, bouffé à la cuisine collective et chié dans les toilettes. Mais comparé aux événements et campements autogérés auxquels j'ai participé auparavant, notre implication dans le village s'est limitée, cette fois-ci, principalement à boire des bières, à nous retrouver discrètement pour de petites réunions d'actions

fermées, à combattre les flics autour du campement, à construire des barricades enflammées, et à faire que ça ressemble à une guerre... Et à travers tout ça je me suis retrouvée à me questionner de plus en plus sur la manière dont nos actions se reliaient à nos visions politiques, à nous-mêmes, à nos rencontres avec d'autres et à nos «valeurs».

Je ne dis pas que nous avons tort d'agir de la manière dont nous l'avons fait. Je suis critique depuis fort longtemps de notre tendance à mettre tellement d'énergie à construire «une industrie de services activistes» (soutien légal, équipes médicales, organisation du campement, médias indépendants ...), jusqu'à ce qu'il n'y ait pratiquement plus personne pour mener à bien les actions (qui deviennent à la fin de plus en plus symboliques). Dans ce sens, Strasbourg offrait, en partie, un changement plutôt bienvenu. Mais notre arrogance m'a perturbée. Je ne voyais pas d'intérêt autour de moi à participer au reste, à expliquer, ou, au minimum, à montrer une simple reconnaissance du fait de faire partie d'une dynamique commune. Une dynamique commune dans laquelle des gens qui se préoccupent de différents éléments permettent à une action globale de se mettre en place et d'avoir une force de frappe. La focalisation, peut-être le seul intérêt, était dans la confrontation violente. Et nous semblions regarder de haut toute personne qui questionnait ou ne semblait pas immédiatement comprendre pourquoi nous agissions et pensions de cette manière.



Comme d'habitude, dans les journées qui ont suivi la manifestation de Strasbourg, les leaders des partis politiques momifiés de la gauche ont dénoncé et se sont dissociés de la « minorité violente ». Les pacifistes ont, de leur côté, expliqué que leurs actions avaient été ruinées par des hooligans « apolitiques ». C'est toujours frustrant de lire ce genre de commentaires, et cela crée facilement la division entre « eux » et « nous », qui nous permet à notre tour de descendre en flammes les « démocrates » et les « réformistes » qui mènent leur actions pacifiques et retournent ensuite à leur confortable vie bourgeoise. Mais dans le même temps j'étais gênée par le manque de respect ou d'intérêt montré par les activistes des black blocs envers les autres participant.es aux actions anti-OTAN. Or si un certain nombre de ces manifestant.es auraient pu mener leurs actions à bien sans nous, nous ne pouvions entreprendre nos actions sans elles-eux.

Bien sûr, nous sommes « sexy », tou.tes en noir, offrant une nouvelle pose de *riot-porn* aux caméras. Mais nous n'étions qu'une petite partie d'un ensemble. C'est d'ailleurs assez ironique que les participant.es aux black blocs qui critiquent tellement les médias, soient aussi les premier.es à accepter la tendance à faire du bris de vitrine et de l'incendie de poubelle, l'unique focus de la journée. Il est pourtant important de reconnaître que sans l'infrastructure mise en place par les organisateur.ices du campement (que nous avons surtout consommé), sans le boulot extrêmement tendu de l'équipe légale, ses négociations avec les flics et ses pressions politiques et juridiques (ce que nous méprisions), et sans la protection physique et politique offerte par la présence de milliers de manifestant.es, dont beaucoup avaient des objectifs et des méthodes différentes des nôtres, il n'aurait pas été possible de brûler la frontière, de détruire les caméras ou d'attaquer la police de la manière dont nous l'avons fait.

J'ai vu des groupes de pacifistes, des personnes plus vieilles, des gens avec des enfants qui couraient dans tous les sens terrifiés par les lacrymos, les flash-balls, mais aussi les pierres qui leur tombaient dessus (parce qu'il y a toujours des personnes qui ne regardent pas vraiment où elles lancent, ou des idiots qui tirent sur les premiers rangs depuis l'arrière). Et pour la première

fois, je me suis demandée ce que l'on pouvait ressentir quand on était à l'extérieur du black bloc.

Nous nous sommes organisé.es en réunions chuchotées, en petits groupes fermés et paranoïaques. Si vous n'êtes pas à l'intérieur, il n'y a quasiment aucune possibilité de participer. Cependant, nous portons nos actions au sein d'espaces (comme la manif) où elles affectent directement des personnes qui n'ont pas pu dialoguer, douter, débattre, ou décider. Et nous attendons qu'elles en assument les conséquences. Nous attendons qu'elles ne les critiquent pas publiquement, mais nous ne leur donnons que peu d'opportunités pour le faire en privé. Nous attendons qu'elles ne se dissocient pas de quelque chose dont elles n'ont pu, de fait, s'emparer, ni dans la préparation ni dans la mise en acte. Nous attendons qu'elles respectent nos positions politiques et nos formes d'actions, tandis que nous nous comportons souvent comme si nous n'avions ni respect ni intérêt quant aux leurs.

Je ne suis pas une hippie. Je ne suis pas une pacifiste. Je ne crois pas que les États, les multinationales, les armées et la police, vont un jour, par la force des bons arguments, être convaincus de baisser les armes, de renoncer à leurs pouvoirs et leurs assauts à l'encontre de la Terre et de celles et ceux qui la peuplent. Je ne pense pas que les manifestations pacifiques « marchent ». En fait, je ne suis pas non plus convaincue que les actions violentes « marchent », puisque notre violence sera toujours moindre que la leur, du fait de leur accès aux nouvelles technologies, à la main d'œuvre et aux armements. Mais je suis prête à faire les deux puisque nous devons soit nous battre de toutes manières soit baisser les bras.

## politique des tripes

Je sens que je suis sûrement plus vieille que beaucoup de celles et ceux qui ont participé aux black blocs à Strasbourg. Je viens de la génération qui a pris les rues et a combattu dans une sorte de pure joie démente au milieu des années 90. J'imagine que je viens d'une période d'innocence : avant la mort de Giuliani, avant qu'ils nous appellent des terroristes, avant que toute notre créativité soit absorbée dans le spectacle du « mouvement de masse » aux blocages d'Heiligendamm, ou dans le vide politique des forums sociaux. Je me remémore un temps où nous croyions dans l'avenir et où nous sentions même quelquefois que nous avions des choses à gagner. Dans ce contexte, la « diversité tactique » renvoyait à une volonté de prendre en considération toutes les formes d'action possibles pour atteindre nos buts. Mais pour ça il nous fallait des buts.

Une des choses qui m'a perturbée, à Strasbourg, était le sentiment de ne plus être vraiment sûre de nos buts. Les personnes impliquées dans les tactiques de



type black bloc ne semblaient pas intéressées par le blocage du sommet, ni dans la mise en place d'actions moins prévisibles, mais seulement par la manifestation. Selon nos propres analyses, les manifestations sont souvent un maigre substitut à «l'action directe». Mais nous avons concentré notre énergie à créer l'espace ou la situation au sein desquels nous pourrions faire une émeute (même si le seul endroit où nous pouvions le faire était une zone industrielle située à des kilomètres de tout). Le succès ou l'échec de l'action, semblait-il, pourrait se mesurer au nombre de pierres lancées, de poubelles brûlées, de vitres cassées, de flics blessés.

Les émeutes cessent alors d'être une tactique et deviennent une fin en soi. Dans ce cadre, nous n'avons pas besoin d'argumentation politique pour défendre ou définir nos actions. Nos actions sont notre argumentation politique: elles ne requièrent pas plus de contextualisation que le capitalisme lui-même dans toutes ses formes, et elles s'auto-définissent et parlent pour elles-mêmes.

Cela a des aspects positifs: la politique devrait venir des tripes et pas seulement de la tête. Mais si nous ne nous référons qu'aux appels aux armes poético-insurrectionnalistes comme *Appel où À couteaux tirés* pour définir ce que nous faisons, nous finissons par abstraire nos actions de la réalité. Quand je suis revenue à la maison, j'ai relu un livre que j'avais entamé il y a longtemps, *L'amant du démon: Sur la sexualité du terrorisme*, de Robin Morgan (une ex-weathermen). Elle y décrit un certain processus de radicalisation des luttes:

«[celui-ci] conduit à une dynamique de «la fin justifie les moyens». Comme les abstractions se mettent à proliférer, les thématiques originelles de luttes sont enclines à être oubliées entièrement... De la rhétorique, un territoire, des outils, des armes, des uniformes deviennent les fétiches de la combativité masculine... L'orientation de vivre pour une cause par exemple, combattre pour une meilleure qualité de vie se referme vers le fait de mourir pour une cause. La violence. Ceux qui la remettent en question sont des traîtres. Une politique de l'espoir devient une politique du désespoir. Le but devient maintenant beaucoup trop abstrait pour être atteint et la virilité ne peut se satisfaire de moins. Le cynisme surgit, tout comme les stratégies orientées sur la provocation et la polarisation. Ce qui visait autrefois à un triomphe humain se dirige maintenant vers une défaite de puriste. L'État ne peut que nous en être reconnaissant.»

Le tableau qu'elle décrit est sombre, elle voit la violence politique comme une impasse. Selon elle, en l'utilisant, nous nous condamnons à reproduire les schémas du patriarcat, de l'autoritarisme et des systèmes de valeur masculins dans nos actions,

nos relations et nos collectifs. La fin risque d'être amère. J'ai rejeté ce bouquin comme de la merde pacifiste quand je l'ai lu pour la première fois. Aujourd'hui, certains arguments me font réfléchir.

## derrière ma cagoule, je suis une femme

Quelquefois, je sens que nos faiblesses, notre manque de direction et de projection créent une culture où nous nous enfermons dans une esthétique politique – ce n'est même pas une idéologie. Nous limitons nos actes et nos paroles à des formes d'action qui sont perçues comme suffisamment combatives et guerrières pour être acceptables. Nous devenons imperméables à la complexité. Nous ne laissons pas de place aux doutes, aux questionnements. Il n'y a pas d'assemblées ouvertes, pas de forums, pas de porte-parole: notre seule forme de communication politique réside dans nos actions et les images qu'elles projettent. Nous nous structurons dans l'image de la guérilla en bandes obscures. Nous donnons un sens symbolique à ce qui n'est souvent que de l'action violente indirecte, qui s'oppose parfois à l'action directe non-violente. Mais nous devons être capables d'honnêteté et de sincérité quant au contenu de ce que nous faisons. Sinon nous risquons de n'être constitués plus que d'images.

«Sous l'ombre d'un chêne, nous communiquons par des chuchotements. Ma mâchoire est tendue par le frisson de la conspiration... et par la fierté. Le secret et l'importance que se donne ce groupe est contagieuse. Dans ma frustration, cloîtrée par le désert de l'existant, je suis gagnée par leur pouvoir, leur langage et leur conviction arrogante d'avoir raison. Mon besoin de faire quelque chose, quoi que ce soit, est séduit par leur combativité. Alors j'apprend vite à parler ce langage de la violence, avec confiance et en cachant mes doutes et mes ambivalences, comme ils le font... mais aujourd'hui j'observe les visages de mes compagnons, les lèvres serrées et promptes à désapprouver, prompts à condamner ceci et cela, cette brèche dans la sécurité ou cet échec dans la combativité, ou de simples démonstrations de faiblesse. Et je ressens un besoin inattendu, obstiné et anti-autoritaire de dire à voix haute «J'ai peur.»»

Peut-être est-ce parce que je vieillis et que je vois que les visages autour de moi changent: certains camarades se fatiguent, dépriment, disparaissent tandis que l'âge moyen de ceux qui prennent les rues reste identique. Ou peut-être est-ce parce que derrière ma cagoule, je suis toujours une femme. Que ça vous plaise ou non, en tant que femme, dans nos milieux, j'ai travaillé dur pour obtenir mes «qualifications au combat», pour dire les choses justes, pour me prouver à moi-même et aux autres régulièrement à l'épreuve du feu. Mais encore maintenant, les valeurs de l'insurrection au masculin, de la conviction idéologique inébranlable et de la capacité à faire mal pour la cause ne me viennent pas toujours «naturellement».

Et si nous ne sommes pas honnêtes avec nous-même, si nous cachons continuellement nos sentiments et nos faiblesses, nos déprimés et nos intimités derrière des masques et des postures guerrières, alors nous nous auto-limitons. Nous nous empêchons d'analyser notre position réelle et de savoir ainsi dans quelle direction aller ensuite. Dans ce cas nous ne sommes plus en train de gagner mais de perdre. C'est seulement en reconnaissant et en comprenant les problèmes que nous traversons que nous pouvons commencer à chercher des solutions. J'écris ce texte parce que je ressens notre besoin de communiquer quelque chose de plus que l'arrogance de la jeunesse et des images de guerre.

J'ai trouvé excitant d'être dans les rues avec les gars de la banlieue d'à côté, qui speedaient et donnaient la direction sur leurs scooters, confortés dans notre élan à prendre les rues à ce moment-là, en même temps qu'eux. C'était fort et cela faisait sens de se confronter aux flics ensemble. La violence peut (et c'était le cas) unir et aider à construire des liens. Je doute en l'occurrence que ces gars auraient été très intéressés si nous avions défilé pacifiquement à travers leur quartier en distribuant des tracts sur l'OTAN. Toutefois, j'étais aussi perturbée, à d'autres moments, par un type de tranchant que je ressentais dans l'atmosphère. C'était parfois présent dans la rue, et peut-être encore plus dans le campement, où cette tension s'exprimait, aiguisée par l'alcool, par les petits combats de chiens machos se confrontant pour établir la hiérarchie de la journée. Peut-être que je ne suis pas

assez nihiliste mais je me débats avec les contradictions que cela fait surgir en moi.

## terrain fertile

J'ai envie de sortir de nos milieux pour rentrer en contact, interagir et agir avec d'autres, pour trouver les terrains communs qui nous permettent de détruire ensemble la prison de néon et de plastique dans laquelle se comprime notre quotidien. Mais si nous nous mettons à fétichiser, sans recul critique, la combativité des bandes, des «banlieues», comme l'incarnation de la «rage du peuple», si nous orientons nos actions vers certains types de violence sans leur donner plus de contenu, alors nous ne devenons pas bien différents des supporters de foot ou ces gangs qui se donnent rendez-vous pour un combat prévu: «samedi après-midi à la manif» comme d'autres diraient «samedi après le match» ! Pour le dire simplement, il y a des dynamiques, des valeurs et des attitudes que je ne veux pas reproduire, quelle que soit leur «authenticité de rue».

Je suis curieuse de comprendre pourquoi certaines personnes sont attirées par un type particulier de pensée politique et d'action. Je sais, pour ma part, combien je trouve séduisant «l'uniforme» des autonomes, combien je me sens stimulée par un black bloc, et combien j'aime les actions secrètes. Mais quelles sont les valeurs esthétiques, culturelles et genrées sur lesquelles repose cette attraction? D'où viennent-elles? Où mènent-elles et qui servent-elles?

Je ne suis pas en train de suggérer que nous devrions quitter la voie dans laquelle nous nous trouvons, pas le moins du monde; seulement que nous la poursuivions avec précaution, considération et une compréhension de la manière dont elle agit sur nous. Nous devrions constamment pouvoir analyser comment nous réagissons à nos actes, ce dont nous avons besoin de mettre en place collectivement et personnellement pour les mener à bien et en quoi cela affecte nos relations et attitudes envers les autres.

La violence a des répercussions sur la «santé» affective, non seulement de celles et ceux qui vont la recevoir au final, mais aussi sur celles et ceux qui la génèrent, quels que soient leurs objectifs et leur

idéologie. Comme je l'ai déjà dit, je n'ai aucune sympathie pour le pacifisme en tant qu'idéologie. Je sens, par contre, le besoin que nous nous entraînions à combattre ardemment, que nous gagnons en endurance, que nous ayons une meilleure «santé» personnelle et collective. Le fait de choisir le chemin de la violence au prix de risques, implique de se donner une culture de sécurité dont certaines des caractéristiques inhérentes sont l'exclusion, la paranoïa, les non-dits et un tissage relationnel au sein duquel des parties importantes de votre vie doivent rester cachées et ne peuvent être partagées. Cela entraîne des tensions et des sentiments particuliers (la jalousie, l'insécurité, le fait de se donner des critères de valorisation parfois très réduits, ou de ne pouvoir partager ce que l'on fait). C'est une voie dans laquelle on peut parfois paradoxalement se retrouver à traiter les gens dont les visages nous sont pourtant familiers, non comme des camarades, mais comme des ennemis potentiels. Je pense que cela a un impact important sur nous: sur la manière dont nous considérons les autres et nous-mêmes.

J'ai peur que de poser ces doutes et ces questions entraîne mon exclusion. Mais des valeurs aussi «non-guerrières» que l'empathie, l'ambivalence, la réflexion, et le fait d'ancrer nos comportements dans le personnel et le réel sont politiques aussi. Je vais donc prendre le risque et écrire. J'espère que ce texte sera pris comme une auto-critique et non comme une attaque. J'espère que quelques-unes de ces idées trouveront un terrain fertile pour générer des débats: pour briser nos images et scruter la substance en deçà.

Nous vivons des temps passionnants. La résistance devient de plus en plus évidente face aux crises économiques, écologiques, sociales et politiques qui ébranlent le monde. Il semble que les États et les grandes entreprises ne cherchent même plus à dissimuler la figure véritable du capitalisme, de la guerre et du contrôle social. Le changement (dans un sens ou dans un autre) pourrait bien s'avérer inévitable et il va nous falloir combattre en son sein, que nous aimions cela ou pas. Dans ce contexte, j'écris avec l'espoir et le désir de trouver des réponses à la question posée par des ami.es grec.ques au pic des révoltes de décembre 2008: «Et après avoir tout brûlé ?...»

# Réponses

## morceaux choisis

« Il est difficile de trouver un espace de débat critique où nous ne prenons pas le risque de créer des divisions et des impressions de dissociation, ou de révéler des points faibles ou d'autres informations qui pourraient être utiles à nos ennemis. Les critiques, en général, et surtout les auto-critiques sur notre rapport à la « violence », sont particulièrement dures à entendre. Elles s'inscrivent dans un moment historique où la parole qui prime est une condamnation forte de tous moyens considérés comme « violents » de se confronter à l'État et à la violence économique. On nous répète que c'est une impasse, que c'est contradictoire, que cela va juste attirer la répression... À un moment où l'État essaie de définir toute action qui pourrait fragiliser les tenants du pouvoir comme « terroriste » et à créer une ligne de fracture nette entre les militants pacifiques acceptables et les « hooligans déchaînés », les « sauvages des banlieues » ou les « anarcho-autonomes », il y a un enjeu crucial à maintenir des options ouvertes et une diversité d'outils de lutte; et à ne pas se retrouver totalement désarmés. C'est alors logique que nous nous focalisions sur la nécessité de défendre la possibilité d'utiliser des tactiques violentes quand cela est nécessaire. Au vu des attaques auxquelles nous devons faire face de toute part, il est assez logique que nous soyons réticents à y ajouter de nouveaux doutes. Pourtant, on peut aussi espérer que la formulation, depuis notre position au sein du mouvement de critiques « bienveillantes », puissent aussi rapprocher des personnes souvent maintenues à distance par l'impression d'avoir à faire face à un rempart idéologique. [...] »

On peut sans doute vite se paralyser dans l'auto-critique, à attendre trop de cohérence dans nos gestes plutôt que d'arriver aussi à saisir là où ils peuvent faire levier. D'autant plus que nous sommes nés dans un environnement individualiste avec un rapport déjà ténu à l'engagement collectif et à la foi dans la possibilité d'un processus révolutionnaire, dans la possibilité d'autres formes d'organisation sociale. Mais si nous arrivons, depuis notre position et sa fragilité post-moderne, à reconstruire néanmoins de l'implication têtue et de la force sans retomber dans les pièges idéologiques et religieux des mouvements révolutionnaires du passé, il se peut que nous trouvions, sur cette ligne de crête, les moyens de nous tenir dans la durée et d'éviter certaines des désillusions, déprimés, désertions et retournements de veste qu'ont connus massivement les générations qui nous ont précédés. [...] »

« Je suis frappée par le changement de ton opéré dans le dernier paragraphe de ce texte. On passe soudain du registre de la discussion d'arguments et de ressentis, à l'affirmation assénée. Cette envolée lyrique sur « la résistance de plus en plus évidente » et le « changement inévitable » sonne à mes oreilles comme de l'auto-fiction. Une manière de se raconter les choses pour se motiver, se donner de l'espoir ou justifier sa position (en termes de choix tactiques ou stratégiques). Je ne défends en aucun cas l'existence d'une analyse « neutre et objective » de l'état du monde et des rapports de force. Mais je pense que les histoires qu'on se raconte, les imaginaires et les esthétiques que l'on développe tissent inextricablement le champ des actions possibles et pertinentes. Les imaginaires et représentations sont aussi nécessaires et immanentes à la vie humaine que l'air ou l'eau. Et pourtant, nous avons une latitude et un pouvoir sur la constitution même de ces manières de voir. »

Dans ce dernier paragraphe, il est spécifiquement question d'un point de vue sur les rapports de force et le moment historique. Ce sont deux des sources principales de toute élaboration stratégique, de tout choix tactique. Affirmer que les masses aliénées sont prêtes à se soulever contre la tyrannie de l'État et du capitalisme – voire ont déjà commencé à le faire – me semble au mieux une connerie, au pire une manipulation visant à embrigader des petits soldats de la Révolution. Notre époque recèle de nombreuses forces, signes et potentialités de changements, assurément. Mais ces désirs de changements peuvent s'exercer dans beaucoup de sens différents, pas forcément compatibles avec une éthique anti-autoritaire. Quant à la question du moment historique, elle me paraît beaucoup affaire de pari, d'intuition incertaine. Les affirmations sur le basculement imminent du cours de l'histoire sont pour moi du même ordre que les promesses d'amour distillées dans les horoscopes sur papier glacé. Je préfère une croyance qui se manifeste comme telle – et peut à ce titre constituer une force d'inspiration – à une croyance qui prend l'apparence d'une vérité qui s'impose. »



# EROTICO

ATTENTION! Sensualité, émotions brutes et subtiles, érotisme. Attractions, jeux de séduction et fantasmes secrets. Identités sexuelles et de genre, formes des relations, pratiques sexuelles encore, encore... Refus, erreurs, ruptures, douleurs et plaisirs. Traumatismes, amours et romantisme. Bouaf, que des conneries !



Que nous l'explorions ou pas, ça nous travaille, nous transforme et nous renverse, nous y pensons souvent. A travers le fouillis du monde, nous parvenons surtout des évidences ravageuses, des jugements écrasants, des gestes et des regards dégradants, des mystères paralysants. Et nous-mêmes en parlons rarement, le plus souvent en cachette, comme si la vie était cloisonnée en rubriques étanches. Privé / Politique. Nouvelle tentative.

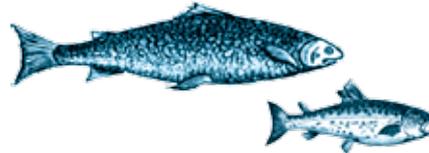




# POLITIQUE

## éléments de navigation dans un monde liquide

Ici, l'imbrication de quelque chose d'intime, de sexuel et de sensuel, avec une vie politique. L'articulation des rencontres intellectuelles, de la pratique et des désirs.



## La sujette désirante

L'intensité de la présence de l'autre, l'intensité de la présence à soi-même. La plus douce et la plus forte des occasions de s'affirmer comme sujet. Le sujet désirant. La sujette désirante. Le désir est-il une option? Le plaisir est-il une option? Le choisir (ou pas).

Je ressens sa présence, bonne, savoureuse. Sa simple présence. Son corps qui passe la porte. A quelque pas, déjà son odeur; je rentre dans sa bulle; l'air se referme sur moi juste avant ses bras. Je viens m'ancrer à ses lèvres, à la douceur de ses lèvres. Je m'amarre à ses bras qui se referment déjà comme un câlin... Comme un ornement, un écrin. Je me sens tout de suite mieux. Je me sens l'âme d'une femelle paresseuse, d'une couleuvre, d'une vigne. Ce corps chaud est ma terre promise, le terreau de mon désir. Mon ventre cherche le sien, mon pubis se colle. Mon sourire s'étend d'une oreille à l'autre. Tout mon corps appelle une réaction de sa part. Nos deux chaleurs se sont rejointes et cette chaleur commune me rend fondante, lascive, languide. Depuis le documentaire «*Le clitoris, ce cher inconnu*», je sais que je commence à mettre en œuvre les manifestations physiques de mon désir sans en être consciente. Il se peut que j'en sois tellement inconsciente que plus tard, dans l'intimité des toilettes, considérant,

incrédule, les traces de mon désir dans ma culotte, je me dirais «*Hein? Quand ça? A ce point ?*»

Mais là, je suis très consciente. Je sais aussi que cette sensation très forte, d'avoir le sexe dur est due à l'érection de mon «alien» intérieur, de mon clitoris, dans toute sa splendeur, dans toute son ampleur. Oui mon sexe de femme est dur, oui mon désir aussi se matérialise par une érection pour toi. Je passe ma main, je passe ta main entre mes cuisses, sur ma vulve; même par-dessus le tissu de ma culotte, je suis sensiblement (!!!) mouillée et dure.

Ces deux petites bosses qui se forment grâce au corps érectile de mon clitoris autour de mon vagin invitent encore plus au plongeon, à ton doigt, tes doigts dans mon vagin. Depuis «*Les monologues du vagin*», je saisis chaque occasion de dire «vagin», «vulve», «clitoris» et j'écoute l'effet en moi, sur les autres.

Ce petit soubresaut au moment fatidique, le passage des doigts dehors/dedans, ce mouvement de l'esprit qui meut le corps; le corps qui se met en mouvement lui-même... Au passage, je croque un téton juste pour le plaisir de te voir; toi aussi, la proie d'un spasme.

Mes terminaisons nerveuses, comme des limiers lancés sur une piste affolante, suivent ta progression que j'accompagne par les contractions de mon vagin. Espace de volupté, espace de temps multiples suspendu, suspendu à ton imagination, à la mienne, à ton érotisme, au mien, au nôtre. Je me fantasme marionnette mue par ta main, marionnette jouissante à chacun de tes mouvements, de chacune de mes contractions.

Ça fait un an que cette toute petite fille découvre son sexe, qu'elle y met ses doigts, des crayons, tout ce qui rentre. Je passe devant elle alors qu'elle est en train de se masturber. Son visage prend aussitôt un air malheureux : «*ma zezette fait mal*». Moi (bienveillante) : «*on peut aussi toucher son clitoris pour le plaisir*». Un sourire immense métamorphose son visage. «*Oui !*» claironne-t-elle.

Je jouis un autre corps, celui que tes mains, ton corps dessine; mon corps à l'aune de ton désir / plaisir. Je me dédouble et mon plaisir avec. Je suis celle que je connais et qui jouit de ce qui passe de ton corps au mien, des sensations qui émanent du mien. Je suis celle qui épouse les contours de ta jouissance, au plus près, au plus fin, là, ici et là aussi et là encore et encore et de nouveau. Je suis un escargot, je suis une

araignée. Je te mouille, je me trempe. Je fantasme ma cyprine en peinture tribale sur tout ton corps, comme un droit d'inventaire. Comme le plus merveilleux des stimulateurs de plaisir pour la partie émergée de mon clitoris. Ton corps et ton esprit contribuent à mon plaisir alors, en secret, ils m'appartiennent, rien qu'à moi. Plus tard, après, je te rendrai à toi-même, à d'autres. Pour l'instant, ma cyprine se fait fil – philtre pour t'amener au centre de ma toile, pour te ligoter, oh symboliquement, t'embarlificoter dans mon désir. De même que j'ai décidé que tu m'appartiens, je veux, autoritaire, que tu m'obéisses. Au doigt et à la langue! Que tu te fasses télépathe! Au plus secret de moi, même sous la torture, je n'avouerai pas ce fantasme autoritaire! Sous la torture, c'est

certain mais là, pour que tes doigts, ta main, ta langue, ta bouche continuent et surtout, oh surtout, n'arrêtent pas, je veux bien tout avouer. Ce sentiment de dépossession de moi me transporte encore plus, cette volupté régressive d'être maniable, d'occulter pour un moment ma réalité massive. *«Tu me trouves grosse?» «Tu es conséquente.» «Réponse habile, vous avez évité la sortie de virage, félicitations».* Je suis une femmetigre mutante, aux membres rétractiles autour d'un clitoris opulent, prospère.

Je suis dans une salle d'attente. Une mère et sa petite fille sont dans les toilettes. Les cloisons sont fines. La petite fille *«et moi j'ai un zizi!»* La mère (prise de court et un peu gênée): *«Non c'est papa qui a un zizi! Toi... tu n'as rien».* Mon sang ne fait qu'un

tour, j'ai de la fumée qui me sort par les oreilles et les narines. Au *xxi<sup>e</sup>* siècle, une petite fille en train de faire pipi s'entend dire qu'elle n'a rien? Comment faire pipi avec rien? Le temps qu'elles reviennent dans la salle d'attente, j'ai retrouvé mon calme. Moi (à la mère avec un sourire complice): *«Les cloisons sont fines, hein? Ma nièce est dans la même période, à poser des questions»* (j'ai décidé d'avoir une nièce qui a toujours l'âge adéquat). La mère *«Ah oui, on ne sait jamais quoi dire».* Moi: *«On a trouvé un livre «Mademoiselle Zazi a-t-elle un zizi» qui est bien fait»* (je me tourne vers la petite fille avec le même sourire) *«On y apprend que les filles ont des zezettes».* La mère *«Oh donnez-moi les références du livre, je vais le chercher».* Voilà petite fille, ma chère déjà



femme-sœur, c'est dit, tu as une zézette, à toi de jouer, fais-toi plèz !

J'ai des zones érogènes secondaires.

Ces mêmes zones qui n'ont besoin d'aucune stimulation au début et qui augmentent en exigences au fil du temps. Combien de marches d'escalier faut-il que je monte vers toi pour que les vannes de mon plaisir s'ouvrent? Combien de temps pour que la seule idée de le faire ne soit plus suffisante et, progressivement, laisse place à l'aridité la plus sévère ?

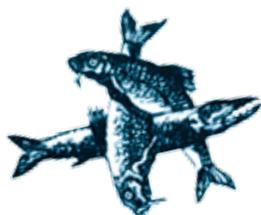
J'ai une zone érogène secondaire double: l'oreille. Mode d'emploi: en faire frissonner la peau et le tympan. J'aime tellement que tu le fasses! Quoi? Pendant que tu me «bouffes la chatte», pendant que mes fesses sont logées dans tes mains, tu ne peux pas me susurrer ta version des faits, me faire partager ton excitation, nourrir le fil fantasmatique de mes pensées par le tien... Tss tss, splendeurs et misères du corps humain...

J'ai accepté d'aller courir. Sur une plage d'une île de l'océan pacifique, au lever du soleil (mais si). C'est la première fois depuis que j'ai quitté le lycée que je me livre à cet exercice dont je pense le plus grand mal. Je cours les yeux sur ses fesses devant moi. Assez vite, je sens mon excitation qui monte. C'est l'effet de la friction de mes cuisses l'une contre l'autre, foulée après foulée. Le vent déjà tiède, les parfums dont l'air est chargé. Le ressac de l'océan. Mon corps aux muscles sollicités qui endure l'effort. Cette lumière propre au petit matin. La chaleur rayonne sur et sous ma peau. Mes seins rentrent dans la danse, pointent sous l'effet de la friction du tissu. D'autres personnes nous croisent ou nous doublent. Je me demande ce que ressentent les autres femmes. Je me marre en réalisant ce que je n'ai jamais entendu dans la parole des femmes qui disent qu'elles ne peuvent pas passer une semaine sans courir. Je repense à cette séquence de film où un être diabolique procure un orgasme à une femme occupée à manger un gâteau au chocolat dans un restaurant et qui jouit imperceptiblement derrière sa serviette. Qui d'autre est en train de jouir autour de moi ?

Mes mains occupées à maintenir le niveau d'excitation de tes sens, tes doigts volageurs veloutés, ton souffle à mon oreille, ta respiration, ton haleine qui se mêle à nos corps odorants, tes mots. Là, je suis faite. Tu m'as. Je ne suis plus que ten-

sion. Tension de mes jambes sous l'effet du plaisir, tension de mon clitoris sous l'effet de tes doigts, tension de mon esprit sous l'effet de tes mots. Je me décorpore; j'ai un corps de glace, figé; un corps – réseau électrique, embrasé; filaments incandescents, corps ardent. Mon corps qui réclame que tu continues, que les sensations s'amplifient. Que tu te démultiplies. Et ton souffle sur la peau de l'aîne. Et l'effleurement de tes doigts sur mes lèvres. Et ta langue sur mes orteils. Et tes mains enserrant mes hanches. Et mes flancs lapés. Et ton nez flairant mes aisselles. Et mes cheveux que tes mains remontent pour te livrer ma nuque. Et tes doigts qui emmêlent mes cheveux, jouent à la racine. Et mon anus «solaire» (depuis l'introduction du «*Manifeste contra-sexuel*») qui irradie aussi. Et mes chevilles que tes poings entravent. Et tes tempes qui se frottent contre l'arrondi de mes seins. Et tes yeux facétieux de chaque côté de mon tétou érigé. Et ce baiser soufflé que tu fais remonter le long de ma colonne, de mes fesses à ma nuque, vertèbre par vertèbre, odalisque frémissante. Mon corps dans un tunnel, une chaleur hypnotisante qui dilate mes sens et une lumière blanche que j'entrevois et qui m'attire... Est-ce au ciel, est-ce au cœur de la terre? Les crampes dans les pieds, dans les cuisses, dans les fesses. Mon corps qui tremble et tressaute. Mes poumons explosent; penser à respirer. «*God, you're good !*» Mon corps qui exulte de plaisir. «*That's it !*» Mon corps qui exulte de plaisir. Ô joie, ô bonheur, ô félicité.

La douleur. Contraire ou conséquence du plaisir? «*Et ça vous brûle à la miction ?*» me demande la médecin qui chemine avec diligence vers le diagnostic d'une cystite des jeunes mariées (Quel nom !). Non, ça fait une sorte d'explosion jouissance douloureuse. Je m'assois: j'ai mal. Je me lève: j'ai mal. Je me penche: j'ai mal. Si les jeux avec toi m'ont permis de délimiter autrement mon corps, les courbatures me font sentir encore un autre corps à chaque mouvement. Je les aime, je les adore. Je souffre et pourtant j'ai de nouveau le sourire d'une oreille à l'autre. Pour rien au monde, je ne renoncerais à avoir mal, à mes courbatures. Elles font partie du rite de célébration païen / paillard de nos amours charnelles.



## BRÈVES

Envoyez à TIMULT des nouvelles, des récits d'aventures politiques auxquelles vous avez participé, des événements que vous organisez dans les temps à venir, des extraits de textes qui vous brassent. Pour fabriquer une rubrique de brèves, d'actualités, d'invitations et de coups de gueule.

## [N.d.T.]

Récemment je suis tombée sur le livre *En Catimini... Histoire et communiqués des Rote Zora*. C'est la première fois que sont publiés en français de nombreux textes de ce groupe féministe non mixte qui a mené plus d'une quarantaine d'actions directes, souvent à l'aide d'engins explosifs ou incendiaires en Allemagne de l'Ouest pendant presque 20 ans. Leurs analyses mettent l'accent sur la cohérence possible (et nécessaire) entre engagement et pratiques féministes d'un côté et luttes anti-impérialistes de l'autre. La recherche d'une posture politique offensive sur tous les plans est extrêmement stimulante et je me réjouis que des personnes aient pris du temps et de l'énergie

pour éditer ce livre. Je regrette néanmoins que la traduction s'éloigne parfois trop du texte original. Comme dans tout travail de traduction il y a une part d'interprétation, j'aurais aimé que les personnes explicitent plus leur parti-pris politique concernant ces textes puisque je ne peux m'empêcher de voir dans certains «faux sens» des choix idéologiques. Pour donner un exemple, vers la fin de l'entretien avec les Rote Zora («La résistance est possible») un paragraphe est traduit comme suit :

«Notre expérience: pour rester incontrôlées et nous protéger des attaques de l'État, une forte unité est nécessaire. (...) Il doit y avoir

*des structures dans lesquelles nous partageons les connaissances et expériences utiles au mouvement.»*

En repartant du texte original, je proposerais plutôt la traduction suivante :

«(...) Pour rester imprévisibles et pour nous protéger des attaques de l'État, nous devons nous rassembler sur des bases d'un engagement assumé et stable. (...) Il nous faut des structures au sein desquelles les expériences et connaissances sont partagées et peuvent ainsi être utiles au mouvement.»

La différence entre «une forte unité» et «un engagement assumé et stable» est flagrante: la première

à pour moi un arrière goût d'attitude dogmatique, de «lutte prioritaire» et de luttes de pouvoir. (Qui va définir la direction à suivre, si «l'unité» est brandie comme une valeur ?) Le deuxième cependant m'évoque un cadre collectif sur lequel je peux compter, une stabilité des liens qui permet de créer des rapports de confiance et une volonté collective d'assumer les conséquences de notre engagement. Je porte un intérêt aux Rote Zora parce que justement elles alliaient efficacité dans l'action et finesse d'analyse. Alors je voudrais que dans nos discussions autour des expériences politiques de ce groupe ces deux aspects soient présents.

BRANDY STAR

<http://encatiminirotezora.wordpress.com>

## Extraits

«Je suis en train de lire un bouquin vraiment super...  
– Ah ouais, ça parle d'aliénation et de postmodernité ?  
– Non non, rien à voir avec les articles hyper théoriques de TIMULT, attends, je te lis un passage.»

**«Il n'y a rien de plus con que de tomber amoureuse,** je m'en rends compte aujourd'hui. Le délire vous saisit, vous n'êtes plus qu'une méduse désarticulée, empoignée et déportée par les courants. Vous perdez tout, le centre de vous-même est détruit, vous partez en miettes, en gravats, votre cerveau à la dérive, le cul en flammes promptement réduit en braises, puis en cendres. Tout flanche, tout s'écroule en vous. Il faut redresser la barque avant le naufrage final, se saisir du gouvernail et reprendre la maîtrise de soi, éviter l'écueil comme la peste et bondir – sans attache, sans muselière. La liberté, voilà ce qui nous reste, de plus précieux, de plus vrai, la seule folie permise, le feu sacré, le moteur de nos vies, et foin du reste.»

*Les sphinx*, Grisélidis Réal, Éditions Gallimard, 2006

*Printemps au parking*,  
Christiane Rochefort,  
Grasset, 1969

## «La seule façon de résumer la situation

au moment où je me retrouve dans la cour, tout seul et les mains vides, le passé mort et l'avenir pas encore né, c'est: ils me font tous chier. Ça peut paraître brutal mais c'est comme ça. Tout ce que j'avais envie si vous voulez savoir c'est de tourner le dos et m'en aller. Où? Partout. Mais on ne peut pas s'en aller partout. On ne peut pas tourner le dos à tout. C'est géométrique. Alors? Alors rien. Ils me font chier. Qu'est-ce qui est arrivé en fait – on pourrait aussi bien dire: rien. Je me suis assis à table. Le vieux a dit: Pousse-toi un peu, tu me bouches l'écran. Il n'y avait rien sur l'écran. – Pousse-toi un peu tout de même. – Je me pousserai quand il y aura quelque chose. J'ai dit ça calmement, sur un ton raisonnable; comme si c'était normal. Il est devenu comme pâle. Les yeux fixes. Un truc

horrible, en une seconde. Non, pour une histoire de dix centimètres même pas, et qui ne servaient à rien en plus... Elle, n'est pas intervenue. Elle nous regardait l'un après l'autre, sans savoir quoi. – Je t'ai dit pousse-toi. Je me suis levé et je suis parti. Tel quel. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir. En fait, je ne savais pas que je partais. Quand je m'en suis aperçu je me suis dit: j'aurais dû prendre une valise. Mais quoi une valise, ça pouvait me servir à quoi pour aller où j'allais: quelque chose comme Tahiti. Ça pouvait juste servir à me donner une touche d'émigrant, et à m'encombrer. Tandis que les mains dans les poches, qui sait quoi? C'est un type qui est là comme tous les autres types, peut-être qu'il va à son travail, ou à l'école, ou il se promène tout simplement, et d'ailleurs personne ne se le demande.

## Tournée

Écrire TIMULT, c'est passer du temps, enfermées à quelques-unes, dans des pièces sombres, devant des ordis. Nous voudrions que ça devienne aussi l'occasion de rencontres inspirantes et de débats fertiles dans des bars, des squats, des infokiosques ou dans votre hall d'immeuble...

Pour ce faire, nous avons prévu une super tournée vers le mois de février 2010 afin de vous rencontrer, chères lectrices et chers lecteurs. Et puis aussi pour récolter des sous qui assureront la suite de notre existence.

Contactez-nous si vous avez envie de nous accueillir par chez vous !

*Et chères bandites de grandes cheminées, si vous voulez nous soutenir pour les frais d'impression et de diffusion, n'hésitez pas à prendre l'argent là où il est et à nous le transmettre, de préférence en petites coupures (TIMULT n'a pas de compte en banque).*

# TIMULT en construction



### TEXTES

Lilian Stockel  
Cali Panther  
Estelle Minier  
Renée Ginger  
Elisa Jandon  
un crew d'atelier

### IMAGES

henri c.b.  
mac guffin  
brouss  
cha  
main land china  
dictionnaire  
samantha cureuil

### MISE EN PAGE

samatha cureuil  
léau

### ET AUSSI MERCI À

tachone  
joviale  
remuski  
françoise  
cathy mercuri  
ufes  
seditions gr  
brandy star  
the postière  
super mouse  
le rb  
et les autres

### LISTE DE COURSES

clous galvanisés  
rotofil carré  
mèches métal  
coriandre  
cornichons  
martini blanc

RÉCITS, ANALYSES & CRITIQUES



## Prochains numéros

Le prochain numéro de TIMULT est prévu pour février, le suivant pour juin 2010. Envoyez-nous vos réponses vénères, vos questions cinglantes, analyses subtiles et textes tumultueux à [timult@riseup.net](mailto:timult@riseup.net).

octobre 2009 - premier numéro